

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 5 1er Mai 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Voici que vient de commencer l'époque tertiaire qui, insensiblement, a fait suite à celles qui l'ont précédée. Les îles sont devenues des continents en se soudant entre elles. La terre est décidément émergée de l'ancienne mer universelle. Les Alpes, il est vrai, ne sont encore que de hautes collines, mais parmi ces collines ont surgi onze piliers qui forment les premiers soubassements de la colonne vertébrale de l'Europe centrale, si bien que l'on entrevoit la configuration des terres intérieures, bien qu'entre le Jura

et les Alpes s'étende encore un détroit où la mer bat de ses flots impatients leur double et déjà solide rivage.

Longtemps incertaine de son domaine, qu'encadrent mal ses côtes fort peu stables, la Méditerranée tantôt s'avance et tantôt recule dans les vallées du Rhône, de la Suisse et de la Bavière. La mer des Indes communique avec elle par-dessus l'Egypte encore submergée. Entre les fragments de l'épine dorsale des Apennins s'étendent les terres où seront bâties Rome et Florence. L'Afrique s'unit à l'Europe par un isthme dès longtemps disparu et surtout par celui de Gibraltar qu'Hercule renversera plus tard d'un coup d'épaule. La terre ferme s'étend de l'Oural, d'une part à l'Angleterre, de l'autre à l'Espagne et se prolonge comme un bras tendu par l'immense Atlantide qui les rattache plus ou moins aux flancs des deux Amériques. Quant à la France, on la pressent à peine sous la mer intérieure dont les vagues balaient sans relâche les plaines qui plus tard vibreront si fiévreusement sous Paris et sous Londres.

Voilà donc de nouvelles terres prêtes à recevoir de nouveaux habitants. Après la faune marine de l'époque primaire, après la faune insulaire de la période secondaire va venir la faune continentale. Et la voilà, en effet, qui ne rampe plus, mais qui marche, court et s'élance, mammifères de tous genres à la peau épaisse, aux fourrures de poils. Presque tous ont dépouillé l'armure écailleuse des reptiles; aussi les voit-on, ici, chamois et bouquetins bondir de rocs en rocs, là-bas, chats sauvages, écureuils et singes escalader les arbres, tandis qu'au-dessous d'eux, sur le sol qu'ils creusent et fouillent de leurs groins énormes, piétinent lourdement des colosses : anoplothériums, paléothériums, mégathériums, mastodontes surtout, précurseurs et prototypes de nos éléphants dégénérés.

Aux continents immenses, ne fallait-il pas une population gigantesque, en vertu de la loi des analogies et des concordances ? Et n'est-ce pas en confirmation de cette loi que les régions aériennes réclamaient, elles aussi, leur habitant prédestiné ? Aussi, est-ce alors, qu'après de longues transformations préparatoires, apparut enfin l'oiseau... l'oiseau, l'hôte privilégié de notre globe qui, pourvu d'organes merveilleux, fut en mesure, non seulement de passer d'un continent à l'autre, mais encore de voltiger, de glisser, de planer dans les espaces superterrestres, dans ces airs jusqu'alors inexplorés, où tantôt il se laisse bercer par la brise et tantôt s'élance au travers des remous de la tempête. Ne fallait-il pas des ailes à l'albatros, pour franchir les océans, des ailes à l'alouette, pour monter et chanter dans un rayon de soleil ?

Il est vraisemblable que l'oiseau pourvu de ses merveilleuses ailes eut, presque dès l'origine, ses époques de migration. Tout d'abord, il suivit la terre jusqu'où la terre s'étendait, puis quand celle-ci disparut çà et là par

suite des transformations du globe, le pèlerin ne voulant pas renoncer à ses pérégrinations périodiques, traversa les bras de mer qui avaient coupé les surfaces continentales. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer les migrations de nos oiseaux actuels à travers la Méditerranée qui, ne pouvant plus leur offrir les isthmes de l'époque tertiaire n'en est pas moins franchie par les petits passagers ailés qui, poussés par des impulsions ataviques, s'élancent hardiment de nos côtes de France vers cette Afrique qui les attend avec son doux climat et qu'ils pressentent, qu'ils connaissent, parce que leurs ancêtres s'y rendaient chaque année au retour des hivers.

Plus nous nous rapprochons de l'époque actuelle et plus nous constatons quelles concordances rattachent les époques entre elles par suite de la filiation des races. Chacun des êtres anciens sous son apparence inconnue n'a-t-il pas annoncé quelqu'un des êtres que nous voyons aujourd'hui?

Des trente-neuf genres de mammifères des époques tertiaires, vingt-neuf ont disparu, mais combien d'autres ont été les précurseurs des créatures actuellement vivantes. Bornons-nous à en citer quelques-uns. Les paléothériums ont préparé le tapir; de l'anthrocotérium sont descendus le sanglier puis le porc; de l'hipparion, le cheval et l'âne ; de l'amphicyon, le chien, le loup et le renard; du mégathérium, le tatou : de l'anoplothérium, les pachydermes, le buffle, le bœuf sauvage et le bœuf domestique et dans le mastodonte, enfin, nous trouvons l'ancêtre des éléphants actuels.

Quant aux insectes de l'âge tertiaire, ils ont très peu changé et ressemblent aux nôtres. Peu leur importent les révolutions du globe, en pleins cataclysmes, ils demeurent ce qu'ils sont, sauvés, garantis par leur petitesse elle-même.

Mêmes phénomènes dans la filiation des végétaux. Aux fougères, aux lépidodendrons, aux palmiers, aux araucariées, au cycadées ont succédé les arbres aux larges feuilles : chênes verts, lauriers, hêtres, noyers, érables, peupliers et trembles... et c'est alors que s'épanouit la fleur et que sur elle le papillon, fleur vivante, s'étale et voltige au soleil.

Nous voilà donc arrivés au seuil de la création actuelle ; mais voici qu'à son tour entre en scène le monde souterrain. Les Pyrénées commencent à s'agiter et à surgir de terre tandis que le Jura se soulève et que les Alpes, collines jusqu'alors, se dressent fièrement sur les piliers qui les avaient précédées, et soit que dans cette fièvre d'ascension, elles s'élancent vers les nues, soit que prises de défaillance, elles s'agenouillent, une fois ou deux, sous la mer hélvétique, elles ne s'en relèvent pas moins encore pour conquérir, cette fois-ci, leur altitude définitive.

Nous voilà bien à l'aube d'une ère toute nouvelle, car c'est d'un bout à l'autre que la terre frissonne et palpite, puisque là-bas sur l'autre hémisphère, l'Himalaya entasse ses étages sur ses collines subhimalayennes en

même temps que les Andes et les Cordillères prises du même tressaillement hérissent d'une Amérique à l'autre les vertèbres de leur échine colossale.

C'est ainsi que de plane qu'elle était, la terre est devenue montagneuse se trouvant dès lors pourvue des divers degrés de hauteur et de chaleur dont peuvent bénéficier les diverses formes de la Vie. Le type général se divise en genres, le genre en espèces, l'espèce en variétés qui de toutes parts foisonnent, se mélangent et le plus souvent se déforment par hybridations plus ou moins complètes.

Les naturalistes se sont souvent préoccupés du nombre des centres de végétation, comme aussi des places qu'ils voulaient leur assigner ; mais ne sont-ils pas partout, ces centres ? Y a-t-il un point du monde, roche, désert, plaine ou marécage, d'où ne soient pas sortis telles plantes, tels insectes qui leur étaient propres et qui n'auraient pu naître ailleurs ? Chaque être peut se réclamer de sa patrie originaire, mais toutes ces patries, aussi vieilles que, le globe habitable, tous ces centres de création se rapprochent, se touchent, se fondent — l'immense Atelier de la Vie s'étend du Levant au Couchant du Sud au Septentrion.

Et voici que de cet Atelier, vient de sortir un hôte inattendu de notre globe, à savoir « l'Homme » le dernier venu des mammifères... Est-il vraiment le dernier? Les uns l'affirment, d'autres le nient. Qu'il ait apparu après la généralité de tous ces êtres que nous avons énumérés, soit, c'est bien entendu, mais ne fut-il pas le contemporain du mammouth ou éléphant laineux, du rhinocéros à narines cloisonnées, du lourd hippopotame, du cerf à bois gigantesques, de l'ours des cavernes, des grands chats et autres fauves qui, à coup sûr, le reçurent fort mal ?

N'est-il pas né avant ces singes anthropomorphes que divers naturalistes s'obstinent à nous donner pour ancêtres, alors que d'autres naturalistes, non moins bien informés, nous affirment que ces singes ne furent que les caricatures, que les hideux et grimaçants sosies de ce « primitif », de cet être demi-humain, demi-bestial qui les a précédés et dont l'ascendance, disons la *paternité* s'explique par le fait de son abjecte promiscuité avec les animaux femelles dont il fut si longtemps entouré.

— Mais d'où vient-il donc cet homme ? Quelle est sa véritable origine? N'est-il pas urgent que nous soit enfin révélée l'inconnu de ce problème non moins troublant que mystérieux?

— Nous répondrons plus tard à ces questions.

Pour le moment, d'autres considérations s'imposent. Arrivés à la dernière phase de l'époque tertiaire, nous y avons trouvé, en présence l'un de l'autre, *l'animal* qui dès longtemps habitait notre globe et puis *l'homme* qui venait d'y apparaître. Or, ce qui importe, avant de dire quels seront leurs rapports

réciproques, quels seront leurs rôles respectifs dans le Drame de la Vie dont nous allons essayer de raconter les péripéties successives, ce qui importe, disons-nous, c'est de les étudier séparément, afin de les définir le mieux possible, et c'est pourquoi nous ouvrons un nouveau chapitre ayant pour titre:

PHYSIOLOGIE DES DEUX ACTEURS DU DRAME

Qu'est-ce que l'animal?

Établissons, tout d'abord, que les hommes ignorants, sauvages et barbares firent peu de différences entre eux-mêmes et les bêtes au milieu desquelles ils vivaient.

Ces hommes, tout comme les enfants, totalement étrangers aux subtilités philosophiques mais en revanche vivement suggestionnés par leurs impressions premières, jugèrent les bêtes d'après ce qu'ils voyaient. Or, que virent-ils? C'est que les animaux vont et viennent, cherchent leur nourriture, allaitent leurs petits et les soignent à leur façon, sont tantôt gaies, tantôt tristes, attaquent ou se défendent, souffrent enfin suivant les circonstances et expriment alors par leurs cris soit leurs sensations physiques, soit des sentiments très divers et de natures si complexes qu'ils n'essayèrent pas de les définir. Ce qui les frappa surtout, c'est qu'ils virent ces bêtes naître, grandir, vieillir et mourir. Comment, en raison de tous ces faits, n'auraient-ils pas conclu que les animaux diffèrent fort peu des hommes? Leur sont-ils inférieurs, égaux ou supérieurs? Ils l'ignoraient certes et l'opinion qu'ils se faisaient à cet égard dépendait de leur tempérament, de leurs préjugés surtout et parfois de circonstances occasionnelles et le plus souvent très futiles.

Ce qui restait incompréhensible pour eux, c'est que chez ces êtres dont ils ne comprenaient pas le langage et dont le silence même peut être interprété de tant de façons, les actes uniformes et périodiques de leur vie offrent un caractère saisissant de certitude et de fermeté qui, frappant leur imagination, leur inspirent du respect, parfois même une certaine terreur. Aussi est-ce en raison de ces choses inexplicables que les peuples primitifs furent enclins à considérer l'animal tantôt comme l'incarnation d'une divinité quelconque, tantôt comme une individualité puissante, mystérieuse, en qui se dissimule une âme identique à l'âme humaine elle-même.

De là les superstitions zoolâtriques si répandues parmi les nations de l'antiquité et qui se sont conservées chez nombre de sauvages actuels. De là, la croyance à l'immortalité des bêtes. Dans le Brahmanisme, nous dit-on, est implicitement comprise la doctrine de la transmigration. Dans le Mahométisme, elle est tolérée par concession aux idées et aux mœurs de certaines races, sinon officiellement enseignée et l'Arabe compte bien retrouver au

paradis ses coursiers favoris. Pour le Peau rouge, les bêtes ont leurs places, comme les hommes, dans le royaume des Esprits. Lorsque les Samoïèdes tuent un animal et le dépècent, ils lui adressent de longs discours pour conjurer son ressentiment posthume en lui faisant accroire que ce sont des gens d'une autre nation qui l'ont frappé de malemort.

Les Cafres en usent de même avec les éléphants qu'ils ont tués et s'empressent de s'excuser en alléguant que leur trépas n'a pas été prémédité, mais qu'il est l'effet d'un déplorable accident. Après quoi ils enterrent sa trompe pour lui ôter le pouvoir présumé de se venger ultérieurement, car disent-ils avec un respect mêlé de terreur, « l'éléphant est un puissant seigneur et sa trompe est son bras ». Les Nègres du Gabon et les Malais de Sumatra sont convaincus que les grands singes du voisinage — gorilles, chimpanzés et orangs — sont des êtres en tout semblables aux hommes et que s'ils ne parlent pas, « c'est pour qu'on ne les oblige pas à travailler ».

Lorsqu'un Nègre se trouve par hasard sans armes en présence d'un lion, il parlemente avec l'animal et cherche à lui persuader qu'il aurait bien tort de manger le bon Nègre qui est son ami et son très humble serviteur. Les Arabes eux-mêmes ont recours à de semblables expédients et comme il arrive souvent que le lion n'ayant pas faim paraît se laisser fléchir par les protestations de bonne amitié qui lui sont prodiguées, le naïf suppliant reste persuadé que le « Seigneur à la grosse tête » l'a écouté, l'a compris, étant un personnage qui entend raison et sait être bon prince suivant les circonstances.

Tout en se dégageant, cela va sans dire, de ces superstitions grossières, l'opinion des philosophes de l'antiquité est restée empreinte à l'égard des animaux d'un incontestable sentiment de bienveillance. « Il se trouve dans les bêtes, dit Aristote, des traces de ces affections qui se montrent dans l'homme d'une manière plus marquée. » Pline va plus loin encore, il ne généralise pas, mais il prête à divers animaux des facultés qui les placeraient, si elles étaient réelles, au niveau, sinon au-dessus de l'homme lui-même.

Nous pourrions multiplier ces citations, mais celles-là peuvent suffire et nous passons aux philosophes modernes. Montaigne, l'un des sages de la France, âme droite, esprit pénétrant et tout imprégné du génie antique, suit à l'égard des animaux les sentiments de ses maîtres favoris, aussi ne cache-t-il point ses sympathies pour nos frères inférieurs. « De moi, dit-il en son langage, je n'ai jamais pu voir sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, sans défense et de qui nous n'avons reçu nulle offense. Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne les champs. » Pythagore, lui, les achetait des oiseleurs, pour en faire tout autant.

Dans le jugement que nous portons sur l'infériorité et la stupidité des

animaux, il ne voit qu'une marque de l'orgueil et de « l'impudence » de l'homme qui s'égale à Dieu, se trie soi-même et se sépare de la foule des autres animaux « ses confrères et compagnons et leur distribue telle portion de facultés que bon lui semble ». Le défaut de communication entre les bêtes et nous est à son sens autant de notre faute que de la sienne et ne nous autorise en aucune façon à leur refuser des facultés sinon égales aux nôtres tout au moins équivalentes et parfois supérieures.

Après avoir apprécié le travail des fourmis, des abeilles, des araignées et des oiseaux, il ajoute : « Nous reconnaissons assez, en la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au-dessus de nous et combien notre art est faible à les imiter. Pourquoi donc attribuons-nous à je ne sais quelle inclination naturelle, grossière et servile, des ouvrages qui l'emportent sur tout ce que nous pouvons faire par grands efforts et par art, de telle sorte, alors, que leur stupidité supposée surpasserait ce que peut notre divine intelligence ? »

Remarquons, dit avec raison l'auteur (1) à qui nous empruntons quelques passages intéressants, que Montaigne touche précisément, ici, le point délicat de la question et qui aurait dû embarrasser quelque peu les contempteurs dédaigneux et cruels de nos « confrères et compagnons ». Mais l'esprit de système et la morgue philosophique se soucient fort peu de ce qui dépasse leur compétence. Il ne faut donc pas nous étonner de voir, quelques années après Montaigne, l'illustre Descartes formuler son absurde et révoltante théorie des animaux-machines et soutenir que « les bêtes n'agissent pas par connaissance mais simplement par la disposition de leurs organes... ainsi qu'on voit qu'une horloge qui n'est composée que de roues et de ressorts peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que notre intelligence ».

Descartes à la vérité daigne ajouter qu'il n'ôte la vie à aucun animal et qu'il ne lui refuse même pas une certaine sensibilité, dans la mesure des organes de son corps, — étrange concession vraiment — alors que ses disciples, poussant jusqu'au bout les conséquences de son système s'en tinrent pour la plupart au pur automatisme et ne virent dans les bêtes que le simple produit d'un mécanisme offrant les apparences, mais rien que les apparences de la volonté, de l'intelligence, de la sensibilité et de la vie.

Qui n'a pu lire sans indignation que le « doux » Malebranche avait une pauvre chienne qu'il maltraitait et tourmentait dans le but unique d'observer par suite de quel *mécanisme* criait et se débattait la misérable bête sous les coups qu'il lui prodiguait ? — Pourquoi donc la martyrisez-vous de la sorte ? lui demanda, un jour, le bon Fontenelle indigné. — Eh, répondit le

(1) A. Mangin. *L'homme et la bête.*

philosophe avec une révoltante impassibilité, ne savez-vous donc pas que *cela ne sent point*? Qui saura jamais quelles tortures a exercées sur d'innocentes bêtes cette secte de cartésiens sans cœur et sans entrailles?

Buffon accordait aux animaux la vie et le sentiment comme Descartes; il allait même jusqu'à leur reconnaître la conscience de leur existence actuelle, mais il leur refusait la pensée, la réflexion, la prévoyance et même la mémoire... ce qui ne l'a cependant pas empêché, comme chacun sait, de tracer du lion, du tigre, de l'éléphant, du chien, du cheval etc., des portraits de fantaisie, où il leur prête des sentiments, des passions et des facultés comparables à ceux de la personne humaine.

Réaumur, Condillac et particulièrement l'intelligent et perspicace observateur G. Leroy commencèrent à battre en brèche la doctrine de l'automatisme et l'absolue stupidité de la bête (1), doctrine qui ne compte plus un seul partisan parmi les gens sensés et exempts de toute préoccupation systématique. Les naturalistes les plus jaloux de la supériorité humaine ne refusent plus aux bêtes la sensibilité physique, la mémoire, l'intelligence, une sorte de conscience morale, des facultés affectives et même, en certains cas, une lueur de raison. Telle fut l'opinion de Fred. Cuvier et de M. de Quatrefages, comme aussi celle de Flourens qui, dans plusieurs écrits excellents, a exposé avec lucidité les vues de ses devanciers ainsi que les siennes propres.

Ce qui manque aux animaux, même les plus intelligents, c'est la réflexion qui rattache les effets aux causes et peut-être aussi l'imagination sans toutefois qu'on puisse l'affirmer. L'animal perçoit des idées qu'il semble parfois deviner; il acquiert des notions, se souvient, compare et juge; il prévoit les conséquences de certains méfaits qu'il a commis; il délibère, enfin, mais il ne réfléchit pas en ce sens que sa pensée ne va jamais au delà du fait, du besoin, de la sensation. Il ne combine point ses idées pour en former de nouvelles, bref, et comment pourrions-nous en être surpris? il lui manque ce que les métaphysiciens appellent la raison pure.

De là le cercle étroit, infranchissable, dans lequel est enfermée sa pensée, de là les limites imposées à sa perfectibilité. Ces limites pourraient être franchies peut-être par certains animaux si avec leur intelligence développée, ils possédaient l'instrument indispensable à l'échange des idées, c'est-à-dire la parole. Mais nous savons que les seuls animaux qui soient capables d'articuler et de moduler des sons se trouvent être des oiseaux très peu intelligents et qui, quoi qu'on ait pu dire, n'attachent aucune idée aux courtes phrases qu'ils répètent sans rime ni raison. Inutile d'ajouter qu'il s'agit ici des perroquets.

1. Relire, sur cette question, la fable de La Fontaine, *Les deux rats, le renard et l'œuf*. (Livre X^e^, 1.)

Les animaux, sans aucun doute, ont un langage qui leur est propre, mais il est limité comme leurs facultés. Est-ce parce qu'ils n'en ont point d'autre que leur état demeure stationnaire? Question difficile à élucider comme l'est celle du rapport de l'instinct animal avec l'intelligence humaine. Le premier ne serait-il autre chose que le prodrome de la seconde? L'on serait tenté de le croire si l'on ne constatait que ces deux lueurs se manifestent d'une manière inverse l'une de l'autre car plus s'accroît l'intelligence et plus diminue l'instinct. Que de fois n'a-t-on pas constaté que le sauvage le plus grossier, le plus ignare, possède des instincts subtils parfois merveilleux qu'ont totalement perdus les hommes les plus intellectuellement développés.

Tout cela est bien entendu, mais il n'en est pas moins vrai qu'à ses instincts naturels, l'animal ajoute une incontestable intelligence. Est-il donc possible d'en douter, quand on lit dans les écrits des Brehm, des Menault, des Jonathan Franklin et autres délicats et justes appréciateurs, les histoires parfois si touchantes de ces admirables bêtes, de ces chiens surtout, intelligents, aimants, courageux jusqu'à l'héroïsme, dévoués et fidèles jusqu'à la mort dont ils nous racontent les véritables « hauts faits » et si nombreux qu'on pourrait en remplir des volumes.

Oui, bêtes admirables ; aussi ne nous reste-t-il plus, pour compléter les appréciations précédentes, qu'à citer le mot exquis de Michelet qui, sans ambages, nous déclare que les animaux sont des *candidats à l'humanité*.

A coup sûr, des « candidats ». L'auteur original et célèbre de l'*Insecte* et de l'*Oiseau*, ne croyait peut-être pas si bien dire, car il ignorait sans doute, en gratifiant les bêtes de cette audacieuse et généreuse qualification, quelle formelle confirmation lui est fournie par la philosophie de l'Inde. Écoutez les déclarations étranges autant que suggestives que nous fait l'un de ses plus savants représentants (1).

Entre l'homme et l'animal, nous dit-il, il y a l'infranchissable fossé de la mentalité humaine ; mais il n'est pas moins vrai que l'animal qui diffère de l'homme par la forme, n'en diffère nullement par les matériaux dont se compose son corps et dont les principes de vie, autrement dit, les « monades » sont au fond identiques aux siennes, bien qu'elles ne soient pas développées. Or ces monades impliquent l'existence, plus encore la nécessité d'une évolution. Il va sans dire que cette évolution proportionnelle aux deux entités n'est qu'animale pour la bête tandis qu'elle est pour l'homme, intellectuelle, psychique, spirituelle. Ne parlons ici que de la première, et pour cela prenons pour base l'idée grandiose que toutes les manifestations vitales émanent d'une seule et unique source, c'est-à-dire d'une idée divine. Or, que voyons-nous ? C'est que cette idée se divise et se subdivise suivant la

(1) J.-C. Chatterji, *La philosophie ésotérique de l'Inde*.

loi fondamentale qui toujours fait sortir d'une unité d'innombrables diversités. Cette idée est le principe animateur, l'âme si l'on veut des différentes vies ou espèces qui en sont issues, âme dont chacun des représentants de l'espèce est la manifestation plus ou moins complète.

Prenons un exemple. Voici un troupeau de moutons. Savez-vous ce qu'il nous montre, nous disent les occultistes qui l'ont scruté, sondé, pénétré d'outre en outre, ce troupeau? C'est qu'il est animé par une âme commune Chacun des moutons — bien véritablement « mouton de Panurge » — manque d'une âme individuelle persistante ; c'est la totalité du groupe qui est vitalisée par une substance collective et chose curieuse c'est que cette substance,ce principe, cette âme,si vous voulez, se manifeste « totalement » et non partiellement dans chacun des membres de la collectivité.

Ce fractionnement d'une unité s'opérant sans l'amoindrissement de cette unité, peut paraître incompréhensible... il est cependant facile d'en donner des exemples confirmatifs et des plus caractéristiques. En voici un, tout d'abord. Prenons un artiste, un peintre. Qu'exprime-t-il sur sa toile? Rien d'autre que son idée que l'on peut considérer comme un « tout ». Eh bien, supposons qu'il reproduise ce même tableau, ce même paysage par exemple, un nombre quelconque de fois, la manifestation de l'idée, une, va devenir évidemment multiple, mais l'idée « tout entière » n'est-elle pas contenue dans chacune des copies de l'original?

Autre exemple et celui-ci plus saisissant encore. Voici une mère dont le cœur est profondément, passionnément maternel. Elle a un enfant qu'elle aime de toute son âme. Supposez qu'elle donne le jour à un deuxième enfant et qu'elle l'aime autant que le premier. Croyez-vous que son amour pour on premier-né en soit le moins du monde affaibli, diminué ? Bien au contraire, son amour maternel est manifesté en deux objets au lieu d'un seul et, en chacun, complet dans son unité — Principe psychologique à manifestations multiples se révélant tout entier dans chaque manifestation.

Ces deux exemples pourraient suffire, mais je tiens à les résumer dans une charmante et poétique image qu'y appliquent les philosophes indous. Placez, l'un à côté de l'autre, une série de vases transparents remplis d'une eau limpide... le soleil unique qui les éclaire et les pénètre ne se reflétera-t-il pas tout entier dans chacun des vases de la série? — Tel est le cas de notre troupeau de moutons qui, sans souci de nos spéculations physio-psychologiques continue à paître dans la prairie, se contentant chacun du fragment d'âme qui l'anime et lui suffit parfaitement.

Nous pouvons comprendre maintenant que c'est cette âme commune des êtres qui, dans l'évolution universelle, se différencie graduellement.

A l'origine, il n'y a qu'un Tout unique, mais cette Unité, cette Ame géné-

rale se divisant, se subdivisant en âmes particulières, s'y individualise progressivement.

Prenons une espèce végétale, elle est douée d'une vie commune qu'on peut appeler une « âme végétale ». Isolons quelques échantillons de l'espèce entourons-les de conditions de tous points différentes de celles auxquelles est soumise l'espèce dans la nature. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce nouveau milieu pourra influencer l'âme générale à un tel degré, que le groupe nouvellement formé ne sera plus en mesure de se maintenir en rapport avec elle, d'où il résulte que nous aurons créé une autre âme collective, mais secondaire, que ne peut plus s'assimiler l'âme générale de l'espèce primitive dont elle est cependant issue.

Pour nous rendre compte de ce phénomène, rappelons-nous que tout est vibration dans l'Univers, ce qui nous explique que la vie de toute espèce étant soumise à un mode de vibration particulière, donne naissance à une génération de nature également spéciale, c'est-à-dire différenciée. Or, c'est ce procédé de modification vitale par diversité de conditions qui se poursuit à travers les trois règnes inférieurs et qui aboutit forcément, mais normalement, à la production de l'homme lui-même.

A partir de ce degré d'évolution, chaque être se trouve doué d'une âme propre, relativement individuelle, qui, montant lentement tous les échelons de l'échelle de vie, s'élève des bas-fonds de l'existence, jusqu'à l'individualité humaine, laquelle poursuivant en toute indépendance sa normale évolution se manifeste à diverses reprises sous une série de formes ou de personnalités de plus en plus parfaites. C'est donc ici que se trouve l'extrême limite des subdivisions ramifiées, si bien que l'on peut dire sans figure ni exagération que « chaque homme est en lui-même le résumé d'une espèce ».

L'homme apparaît tout d'abord sous la forme sauvage à peine supérieure à la bête, peut-être même inférieure sous certains rapports. Dans le règne animal — il n'était point homme encore — il n'existait pas à l'état individuel. Il participait à une vie commune, mais voici que grâce à des conditions spéciales, il s'en est séparé, et c'est après avoir vécu pendant un temps indéterminé dans cet état de transfuge, qu'un beau jour il s'est trouvé revêtu d'une forme supérieure à celle de l'animal.

Or, il se trouve que nous spécialisons continuellement des animaux remarquablement évolués (tels que les chiens par exemple) grâce aux conditions particulières auxquelles nous les soumettons, si bien que ces animaux après une série plus ou moins longue de réincarnations indépendantes sont prêts à se manifester sous une forme humaine... à la condition toutefois qu'ils trouvent une organisation assez grossière, assez élémentaire qui puisse les recevoir.

Et c'est ici que nous est révélé par les représentants de la doctrine éso-

térique un phénomène des plus extraordinaires. Ce que l'on remarque, nous disent ils, en effet, c'est que l'accommodation de l'animal évolué avec l'organisme humain qu'il a adopté ne s'opère pas sans difficulté. C'est ainsi qu'un chien intelligent et doux en passant au règne supérieur se montre souvent plus brutal et plus défectueux qu'il ne l'était auparavant...

— Pas possible !

— Si, c'est possible et la chose s'explique aisément par le fait que la somme d'intelligence qui chez lui était suffisante pour la conduite d'un corps animal ne l'est plus pour celle d'un corps humain. N'est-ce pas le cas — simple comparaison explicative — d'un modeste cocher de fiacre à qui serait imposée, sans aucun entraînement préparatoire la direction d'une automobile compliquée ? Il menait tout uniment sa voiture légère, mais voilà qu'il est emporté maintenant par les violentes allures de son indocile véhicule... et c'est pourquoi se manifeste la « rétrogression » momentanée, momentanée disons-nous, car elle est de courte durée, qui se manifeste dans tous les cas de transition où un être s'est élevé d'un degré sur l'échelle de la vie.

Oui, dans tous les cas et ce qui le prouve, c'est que dans le règne végétal lui-même, l'on constate que les plantes les plus évoluées qui jusqu'alors avaient donné tous les signes d'une remarquable sensitivité perdent cette faculté, en passant dans un animal rudimentaire, zoophyte ou mollusque qui, à certains égards, se montre inférieur à cette plante elle-même dont le principe de vie vient de se manifester sous une forme qui, somme toute, est supérieure à celle qu'elle vient de quitter.

Faut-il s'étonner, dès lors, qu'en vertu de cette loi, la vie animale quelque évoluée qu'elle soit, ne puisse se manifester que sous une forme humaine des plus rudimentaires et des plus sauvages ? — Progression et régression alternantes, telle est la grande Loi cyclique qui s'impose à chaque degré que franchit la vie évolutive... et cela, chose remarquable, pour les nations elles-mêmes non moins que pour les individus.

Arrivés à ce point de notre étude, ajoute notre auteur, nous ne saurions passer outre, sans signaler une erreur qui doit être rectifiée. Nombre de gens se figurent que l'homme *individuel* tel qu'il est aujourd'hui, a dû exister dans le passé sous une forme complètement animale. Eh bien, il n'en est rien. L'homme en tant qu'être individuel n'a jamais été un animal, il n'en est que l'« héritier » et encore dans une certaine mesure. Le principe vital qui l'anime aujourd'hui a été autrefois partie intégrante d'une communauté de vies animales, c'est bien entendu ; mais par le fait même de son individualisation, ce principe s'est définitivement séparé du monde des formes inférieures, par la raison que c'est l'individualité qui constitue la différence essentielle qui distingue l'homme de l'animal... de l'animal dont la caractéristique est de manquer d'initiative personnelle et raisonnée, alors que

l'homme agit à sa guise suivant les impulsions d'une volonté qui lui appartient en propre.

Mais si nous n'avons jamais été des animaux, il n'en est pas moins vrai que nous avons été individuellement des sauvages. Quelque fiers que nous puissions être aujourd'hui de notre civilisation et de notre intellectualité, il fut un temps où nous vivions comme l'un quelconque de ces Papous et autres anthropophages qui, sans scrupule ni ombre de remords, dégustent, le cas échéant, la chair de leur légitime épouse.

Fort heureusement, nous avons évolué en vertu de l'universelle Loi de remanifestations successives qu'on peut résumer par la formule suivante:

Partout, la forme se brise mais l'âme vivante qui l'animait reparaît sous une forme supérieure, de telle sorte que se conserve et persiste à travers les cycles évolutifs la continuité des expériences progressivement acquises.

Un dernier mot d'explication. Ce sont ces expériences acquises qui forment cet « instinct » mystérieux dont nous avons parlé plus haut et dont les effets nous rendent compréhensibles tant de phénomènes obscurs. Et pour cela, revenons à nos moutons. Supposez que nombre d'entre eux paissant dans les pâturages montagneux aient été enlevés par des aigles, des vautours ou des condors. Qu'en est-il résulté? C'est que le souvenir de cette dure « expérience » a été conservé par l'âme commune du troupeau, voire même de l'espèce entière, si bien que lorsqu'une nouvelle vie se manifeste, autrement dit que naît un agneau, ce nouveau venu hérite de l'instinct atavique de l'espèce et dans une telle mesure qu'à la vue des terribles rapaces, il s'enfuit et se cache, sous l'empire d'une terreur qu'il éprouve sans en connaître la cause.

Ce qui a donc disparu lors de l'enlèvement des moutons trépassés, c'est la *forme* seule dont la *vie* reparaît sous une forme renouvelée qui va poursuivre son évolution. Qu'en conclure, sinon qu'au sens de l'annihilation la mort n'existe pas... la mort, simple vocable dont la signification exacte n'est rien d'autre que « changement confinant à l'éternelle continuité de l'inextinguible Vie ».

Nous avons dit ce qu'est la bête. Nous allons dire ce qu'est l'homme et dire surtout comment évolua cet animal-humain auquel l'on donne généralement le nom de *Sauvage* ou de *Primitif*.

(*A suivre.*)

ED. GRIMARD.

Christianisme et Spiritisme

PREUVES EXPÉRIMENTALES DE LA SURVIVANCE

Relations avec les Esprits des Morts ; La Doctrine secrète ; la Nouvelle Révélation.

par LÉON DENIS

Un volume de 480 pages ; prix . . . . . 2 fr. 50

Nouvelle édition, considérablement augmentée.

Septième mille.

M. Léon Denis vient de publier dans notre maison une nouvelle édition de ce livre, considérablement augmentée, car elle comporte, en plus de la première édition, en tenant compte de la différence des caractères employés, au moins une centaine de pages. Elle contient une préface inédite que nous reproduisons plus loin. La plupart des chapitres ont bénéficié d'adjonctions importantes. La partie concernant l'expérimentation spirite s'est enrichie de nombreuses considérations, de multiples témoignages et faits récents. Les notes complémentaires ont été l'objet de remaniements et d'augmentations considérables.

Ce livre offre donc au lecteur l'attrait d'une œuvre nouvelle. Rédigé en ce style clair et entraînant qui est familier à l'auteur, il nous tient au courant des importantes questions scientifiques, philosophiques et morales qui passionnent notre époque et sollicitent tous les penseurs.

Nous donnons ci-dessous la préface de cet ouvrage :

La Crise religieuse en France.
Avenir du Catholicisme et du Spiritisme.

Depuis la publication de cet ouvrage, dix années se sont écoulées. L'histoire a déroulé sa trame et des événements considérables se sont accomplis en notre pays. Le Concordat a été dénoncé. L'État a rompu le lien qui l'unissait à l'Église romaine. Sauf sur certains points, c'est avec une sorte d'indifférence que l'opinion publique a accueilli les mesures de rigueur prises par le pouvoir civil contre les institutions catholiques.

D'où vient cet état d'esprit, cette désaffection, non seulement locale, mais presque générale des Français envers l'Église ? De ce que celle-ci n'a réalisé aucune des espérances qu'elle avait fait naître. Elle n'a su comprendre ni remplir son rôle et ses devoirs d'éducatrice et de conductrice des âmes.

Depuis un siècle, l'Église catholique traversait une des crises les plus

redoutables de son histoire. En France, la séparation est venue accentuer cet état de choses, le rendre plus aigu.

Reniée par la société moderne, abandonnée par l'élite intellectuelle du monde, en conflit perpétuel avec le droit nouveau qu'elle n'a jamais accepté et, partant, en contradiction presque sur tous les points essentiels avec les lois civiles de tous les pays, méconnue et haïe du peuple et surtout du monde ouvrier, il ne lui reste plus qu'une poignée d'adeptes parmi les femmes, les enfants, les vieillards. L'avenir ne lui appartient plus, puisque l'éducation de la jeunesse vient de lui être arrachée, non sans quelque brutalité, par les lois récentes de la République française.

Voilà le bilan actuel de l'Église romaine au seuil du xx^e^ siècle. Nous voudrions, dans une étude impartiale, respectueuse même, rechercher les causes profondes de cette éclipse de la puissance ecclésiastique, éclipse partielle encore, mais qui menace de devenir totale et définitive dans un avenir peu éloigné.

L'Église, aujourd'hui, est impopulaire. Or, nous vivons à une époque où la popularité, ce sacre des temps nouveaux, est indispensable à la durée des institutions. Celui qui n'en porte pas le signe ne tardera pas à périr dans l'isolement et l'oubli.

Comment l'Église catholique en est-elle arrivée là? C'est qu'elle a trop négligé la cause du peuple. L'Église ne fut vraiment démocratique et populaire qu'à ses origines, quand l'esprit de Jésus était avec elle, durant les âges apostoliques, période de persécution et de martyre; et c'est ce qui expliquait alors sa force de prosélytisme, la rapidité de ses conquêtes, sa puissance de persuasion et d'extension. Du jour où elle fut reconnue officiellement par l'Empire, à partir de la conversion de Constantin, elle devint l'amie des Césars, l'associée, et quelquefois la complice, des puissants et des forts. Elle entra dans l'ère stérile des arguties théologiques, des querelles byzantines, et, à dater de ce moment, elle prit toujours ou presque toujours le parti du plus fort. Féodale au moyen âge, essentiellement aristocratique sous Louis XIV, elle ne fit à la Révolution que des concessions forcées et tardives. Toutes les émancipations intellectuelles et sociales ont été faites malgré elle. Il était logique, fatal, qu'elles se retournassent contre elle: c'est ce qui s'accomplit à l'heure présente.

Longtemps rivée en France au Concordat, elle fut sans cesse en lutte sourde et systématique avec l'État. Cette union violentée, qui durait depuis un siècle, devait nécessairement aboutir au divorce. La loi de séparation vient de le prononcer. Le premier usage que fit l'Église de sa liberté apparemment reconquise, ce fut de se jeter dans les bras des partis réactionnaires, prouvant par ce geste qu'elle n'a rien appris depuis un siècle, ni rien oublié.

Devenue solidaire des partis politiques démodés, l'Eglise catholique, celle

de France surtout, se condamne par là même à mourir le même jour qu'eux et de la même mort: celle de l'impopularité. Un pape de génie, Léon XIII, essaya un moment de la dégager de toute compromission directe ou indirecte avec l'élément réactionnaire, mais il ne fut ni écouté, ni obéi.

Le nouveau pape, Pie X, reprenant la tradition de Pie IX, son avant-prédécesseur, ne crut avoir rien de mieux à faire que d'appliquer les doctrines du Syllabus et de l'Infaillibilité. Sous le nom vague de *modernisme*, il vient d'anathématiser la société moderne et de frapper toute tentative de réconciliation ou de conciliation avec elle. La guerre religieuse menace de s'allumer aux quatre coins du pays. Le prestige de grandeur que Léon XIII avait rendu à l'Église, à force de génie diplomatique, s'est évanoui en quelques années. Le catholicisme, refoulé dans le domaine de la conscience individuelle et privée, ne vivra plus jamais de la vie officielle et publique.

Encore une fois, quelle est la cause profonde de cet affaiblissement de la plus puissante institution de l'univers?

A notre avis, il n'y a qu'une seule cause profonde qui puisse expliquer ce phénomène. Les politiciens, les philosophes, les savants croiront la trouver dans les circonstances extérieures, en des raisons d'ordre sociologique. Nous, nous la chercherons au cœur même de l'Église. C'est d'un mal organique qu'elle se meurt; chez elle, le foyer de la vie est atteint.

La vie de l'Église, c'était l'esprit de Jésus en elle. Le souffle du Christ, ce souffle divin de foi, de charité, de fraternité universelle, c'était là le moteur de ce vaste organisme, la pièce maîtresse de son fonctionnement vital. Or depuis longtemps l'esprit de Jésus semble avoir abandonné l'Église. Ce n'est plus le feu de la Pentecôte qui rayonne en elle et autour d'elle; cette flamme généreuse s'est éteinte et il ne se trouve aucun Christ pour la ranimer.

Elle fut pourtant grande et belle, autrefois, sinon bienfaisante, l'Église de France. Elle fut l'asile des plus hauts esprits, des plus nobles intelligences. Aux temps barbares, elle était à la fois la science et la philosophie, l'art et la beauté, la foi et la prière. Les grands monastères, les célèbres abbayes devinrent les refuges de la pensée. Là se conservaient les trésors intellectuels, les débris du génie antique. Au XIII^e^ siècle, elle a inspiré une belle part de ce que l'esprit humain a produit de plus éclatant. Elle domptait tous ces hommes rudes, ces barbares à peine dégrossis; elle les courbait d'un geste dans l'attitude de la prière.

Et maintenant, elle ne vit, elle ne brille plus que du reflet de sa grandeur passée. Où sont aujourd'hui, dans l'Église, les penseurs et les artistes, les vrais prêtres et les saints? Les chercheurs de vérités divines, les grands mystiques adorateurs du beau, les rêveurs d'infini y ont fait place aux politiciens batailleurs et aux marchands. La maison du Seigneur est transformée

en banque et en tribune. L'Église a un royaume qui est de ce monde et rien que de ce monde. Ce n'est plus le rêve divin qui la hante, mais des convoitises terrestres, une hautaine prétention à tout dominer, à tout diriger.

Les encycliques et les canons ont remplacé le sermon sur la montagne, et les enfants du peuple, les générations qui se succèdent n'ont pour guide qu'un catéchisme bizarre, bourré de notions incompréhensibles, où l'on parle d'hypostase, de transsubstantiation, un catéchisme qui ne saurait être d'un grand secours aux heures difficiles de l'existence. De là vient l'irréligion du plus grand nombre. Le culte de certaine madone a rapporté jusqu'à deux millions par an, mais il n'y a pas une seule édition populaire de l'Évangile entre les mains des catholiques.

Toutes les tentatives pour faire pénétrer dans l'Église un peu d'air et de lumière et comme un souffle des temps nouveaux, ont été étouffées, comprimées. Lamennais, H. Loyson, Didon furent contraints de se rétracter ou de quitter le « giron ». L'abbé Loisy a été chassé de sa chaire.

Courbée depuis des siècles sous le joug de Rome, l'Église a perdu toute initiative, toute force virile, toute velléité d'indépendance. L'organisation du catholicisme est telle, qu'aucune décision ne peut être prise, aucun acte s'accomplir sans l'aveu et le signal du pouvoir romain. Et Rome est pétrifiée dans sa pose hiératique, comme la statue du Passé.

Le cardinal Meignan, parlant du Sacré Collège, disait un jour à un de mes amis : « Ils sont là, soixante-dix vieillards, ployés, non sous le poids des ans, mais sous celui des responsabilités, veillant à ce que pas un iota ne soit retranché du dépôt sacré, que pas un iota n'y soit ajouté. » Dans de telles conditions, l'Église catholique n'est plus, moralement, une institution vivante ; ce n'est plus un corps où circule la vie ; c'est une tombe, un sépulcre dans lequel la pensée humaine est comme ensevelie.

***

Depuis de longs siècles, l'Église n'était plus qu'une puissance politique, admirablement hiérarchisée, organisée ; elle emplissait l'histoire du bruit de ses luttes retentissantes avec les empereurs et les rois, avec qui elle se partageait l'hégémonie du monde. Elle avait conçu un plan grandiose : la chrétienté, c'est-à-dire l'ensemble des peuples catholiques massés, serrés comme une armée formidable autour du pape romain, souverain seigneur et point culminant de la féodalité. C'était grand, mais purement humain.

A l'Empire romain, miné par les Barbares, l'Église avait substitué l'Empire d'Occident, vaste et puissante institution autour de laquelle gravita le moyen âge tout entier. Tout disparaissait dans cette confédération politique et religieuse d'où émergeaient uniquement deux têtes : le pape et l'empereur, « ces deux moitiés de Dieu ».

Jésus n'avait pas fondé la religion du Calvaire pour dominer les peuples et les rois, mais pour arracher les âmes au joug de la matière, et prêcher, par la parole et l'exemple, l'unique dogme rédempteur : l'Amour.

Passons sur les despotismes solidaires de l'Église et des rois ; oublions l'Inquisition et ses victimes et revenons aux temps actuels.

L'une des plus grandes fautes de l'Église romaine au XIXe siècle a été la définition du dogme de l'Infaillibilité personnelle du pontife romain. Un tel dogme, imposé comme article de foi, fut un défi jeté à la société moderne et à l'esprit humain.

Proclamer au XXe siècle, en face d'une génération fiévreuse, tourmentée du mal de l'infini, devant des hommes et des peuples qui poursuivent la vérité sans pouvoir l'atteindre, qui recherchent la justice, la liberté, comme le cerf altéré cherche et désire l'onde de la fontaine et la source du torrent ; proclamer, disons-nous, dans un tel monde en travail d'enfantement, qu'un seul homme sur la terre possède toute vérité, toute lumière, toute science, n'est-ce pas, nous le répétons, jeter un défi à l'humanité tout entière, à cette humanité condamnée sur la terre à la soif de Tantale, aux déchirements de Prométhée?

L'Église catholique se relèvera difficilement de cette faute grave. Le jour où elle a divinisé un homme, elle a mérité le reproche d'idolâtrie que lui faisait Montalembert, lorsque, apprenant sur son lit de mort la définition de l'Infaillibilité pontificale, il s'écria : « Jamais je n'adorerai l'idole du Vatican ! » Le mot idole est-il exagéré? Comme les Césars romains à qui l'on offrait un culte, le pape affecte de se faire appeler pontife et roi. Qu'est-il, sinon le successeur des empereurs de Rome et de Byzance? Son costume même, ses gestes, son attitude, l'étiquette surannée et le faste de sa curie, tout rappelle les pompes césariennes des plus mauvais jours, et n'est-ce pas l'éloquent orateur espagnol, le religieux Emilio Castelar, qui s'écriait un jour, en voyant Pie IX porté sur la *sedia* et allant processionnellement à Saint-Pierre : « Ce n'est pas là le pêcheur de Galilée, c'est un satrape de l'Orient ! »

La cause profonde de la déchéance et de l'impopularité de l'Église romaine est là : elle a mis le pape à la place de Dieu. L'esprit du Christ s'est retiré d'elle ! En perdant la vertu d'en haut qui la soutenait, l'Église est tombée au pouvoir de la politique humaine. Elle n'est plus une institution d'ordre divin ; la pensée de Jésus ne l'inspire plus, et les dons merveilleux que l'Esprit de la Pentecôte lui avait communiqués, se sont évanouis.

Bien plus : frappée d'aveuglement, comme les prêtres de la Synagogue antique à l'avènement de Jésus, l'Église a perdu le sens profond de sa liturgie et de ses mystères. Ses prêtres ne connaissent plus le sens caché des choses ; ils ont perdu le secret de l'initiation. Leurs gestes sont devenus sté-

riles; leurs bénédictions ne bénissent plus, leurs anathèmes ne maudissent pas. Ils sont redescendus au niveau commun, et le peuple, comprenant que leur puissance est vaine, que leur ministère est illusoire, s'est tourné vers d'autres pouvoirs et a encensé d'autres dieux.

Dans l'Église, la théologie a tué l'Évangile, comme dans la vieille Synagogue, le Talmud avait dénaturé la Loi. Et ce sont les partisans de la lettre qui aujourd'hui la dirigent. Une collectivité de fanatiques étroits et violents achèvera d'enlever à l'Église les derniers restes de sa grandeur, et de consommer son impopularité. Nous assisterons probablement à la ruine progressive de cette institution qui fut pendant vingt siècles l'éducatrice du monde, mais qui semble avoir forfait à sa véritable vocation.

S'ensuit-il que l'avenir religieux de l'humanité soit irrévocablement perdu, que le monde entier doive sombrer dans le matérialisme comme dans une mer bourbeuse ? Loin de là. Le règne de la lettre se meurt, celui de l'esprit commence. Le feu de la Pentecôte qui abandonne le chandelier d'or de l'Église, vient allumer d'autres flambeaux. La véritable révélation s'inaugure dans le monde par la vertu de l'Invisible. Quand le feu sacré s'éteint quelque part, c'est pour se ranimer ailleurs. Jamais la nuit totale ne couvre le monde de ses ténèbres. Il brille toujours quelque étoile au firmament.

L'âme humaine, par ses racines profondes, plonge dans l'infini. L'homme n'est pas un atome isolé, dans le grand tourbillon vital. Son esprit est toujours en communion, par quelque point, avec la Cause éternelle, et sa destinée fait partie intégrante des harmonies divines et de la vie universelle. Par la force des choses, l'homme se rapprochera de Dieu. La mort des Églises, le déclin des religions formalistes n'est point le symptôme d'un crépuscule, c'est au contraire l'aube initiale d'un astre qui se lève. A cette heure de trouble où nous sommes, un grand combat se livre entre la lumière et les nuées, comme lorsque l'orage se forme au-dessus des vallées, mais les hauts sommets de la pensée baignent toujours dans l'azur et la sérénité.

Sursum corda ! C'est vraiment la vie éternelle qui s'ouvre radieuse, illimitée devant nous ! De même que dans l'infini des milliers de mondes sont emportés par leurs soleils vers l'incommensurable, en une course harmonieuse, rythmée comme une danse antique, et qu'aucun astre, aucune terre ne repasse jamais par un même point, ainsi les âmes, emportées par l'attraction magnétique de leur centre invisible, poursuivent leur évolution dans l'espace, sans cesse attirées par un Dieu, dont elles s'approchent toujours sans l'atteindre jamais.

Reconnaissons que cette doctrine est autrement vaste que les dogmes exclusifs des Églises mourantes, et que, si l'avenir appartient à quelque chose ou à quelqu'un, c'est vraisemblablement au spiritualisme universel, à cet Évangile de l'infini et de l'éternité ! LÉON DENIS.

Février 1910.

Maîtresse mystique [1]

Par Antoine Wylm

Ce pseudonyme cache le nom d'un psychiste éminent qui occupe un rang élevé dans la magistrature. Ses ouvrages précédents : *La Morale sexuelle* et *le Chapelet de corail*, lui ont déjà fait une notoriété. Son nouveau livre est impressionnant, passionnant. Le style en est souple, fluide, harmonieux. L'auteur excelle à disposer les scènes, à graduer les effets, à tenir le lecteur en haleine. On y trouvera une description très suggestive des phénomènes spirites et des doctrines qui s'y rattachent. A ce point de vue, ce livre n'est pas seulement un régal intellectuel, c'est aussi un enseignement et un réconfort.

Le Dr Wylm s'écarte des thèses habituellement ressassées dans les romans des auteurs à la mode. On sent au cours de ce livre le souffle d'un esprit élevé, d'une maturité philosophique, dédaigneuse des intrigues mondaines et faciles, ainsi que du piment adultérin de l'amour moderne. L'action ne languit pas ; elle se poursuit sans relâche, et les fioritures inutiles qui, d'ordinaire, servent à combler les vides des œuvres médiocres, en sont rigoureusement bannies. La forme en est châtiée, non sans richesse. La phrase, par son développement cadencé, touche au lyrisme de la pensée.

Exactement observée dans les luttes et les passions des hommes, la vie y est fidèlement reproduite en des pages d'une intensité d'émotion rare. Les cœurs y saignent vraiment ; les esprits les mieux évolués y pensent avec sérénité ; la conception du devoir, l'abnégation, le renoncement jusqu'au sacrifice semblent émaner d'âmes appartenant déjà au supérieur et mystérieux Au-delà.

La sobriété de l'auteur dans le recrutement de ses personnages prouve encore sa maîtrise. Il est en effet difficile d'atteindre un maximum d'intérêt pour un si minime emploi de rôles.

Carlos Iribarrea, le héros du livre, est le fils naturel d'un romancier célèbre qui a abandonné, après quelque temps de vie commune, la jeune fille basque, séduite par lui. Elle meurt en donnant le jour à ce fils.

Celui-ci devient avocat et gagne une cause sensationnelle au barreau de Bordeaux. Il s'agissait de plaider pour une malheureuse femme qui avait blessé grièvement son riche séducteur, après en avoir été délaissée. Reconnaissante envers son défenseur, elle lui laisse le soin de veiller sur Marie-Thérèse, l'enfant née de son union illégitime. Iribarrea confie cette enfant à de braves gens et poursuit son chemin.

(1) Un vol. 3 fr. 50. Librairie Leymarie.

Un jeune professeur, Marthe Lansac, attire son attention par la conformité de leurs aspirations. Apôtres tous deux de l'union libre, ils s'associent pour vivre et travailler en commun. Cependant Marie-Thérèse, habile dactylographe, s'est retrouvée à Paris avec son tuteur qui y prépare sa candidature à la députation. Il se l'adjoint comme secrétaire dans la rédaction du journal créé à cet effet. Médium à son insu, elle écrit, en état de trance, des articles politiques sensationnels, destinés à attirer l'attention sur Iribarrea. Celui-ci, ignorant les faits psychiques, se demande d'où lui viennent ses informations, toujours justifiées par la suite, et se refuse assez longtemps à admettre l'incorporation, dans le corps de sa pupille, de la mère de la jeune fille. Il s'est pris à aimer Marie-Thérèse, « la Maîtresse mystique », et se débat, souffrant cruellement, entre ses deux amantes.

De son côté, Marthe Lansac, obéissant aux exhortations de la disparue, perd tout orgueil et s'unit à Marie-Thérèse pour assister l'aimé dans la rude épreuve qui l'attend.

Le député, devenu ministre, est atteint par une bombe anarchiste et perd la vue. Découragement humain : il décide de se tuer. Comprenant leur mission providentielle, les deux femmes veillent sur ses faiblesses. Leur amour dompte la mort et montre le devoir.

Maîtresse mystique est un très beau livre, à lire attentivement. On y rencontre aussi une connaissance approfondie du monde politique et parlementaire, qui dénote chez l'auteur une observation fréquente et juste de ces milieux. Il y aurait de nombreuses, de trop nombreuses pages à citer. J'y renonce et renvoie à l'œuvre elle-même.

Nous constaterons en terminant que la littérature contemporaine s'imprègne de plus en plus de l'idée et du fait spirites. Les bons écrivains comprennent qu'il y a là un riche filon à mettre en valeur, un monde de choses ignorées à faire pénétrer dans la circulation intellectuelle de notre temps. Le roman peut contribuer puissamment à répandre des vues plus saines et plus justes sur la vie et la destinée des êtres. Non seulement on hâtera ainsi la solution des problèmes qui se posent comme un défi devant la pensée humaine, mais on rendra par ce moyen à la littérature moderne, fatiguée, avilie par tant de productions oiseuses ou malsaines, plus de force et de dignité.

LÉON DENIS.

LETTRES DE JULIA

ou

LUMIÈRE DE L'AU-DELA

Messages de la Vie au delà de la tombe reçus par l'écriture automatique et émanant d'un Esprit de l'Invisible.

PRÉFACE

Julia et Hélène, deux Américaines à la fleur de l'âge, étaient unies par les liens d'une amitié si étroite qu'il semblait que la mort même n'eût pu les séparer. Toutes deux étaient des chrétiennes sincères, s'occupant plus à faire de bonnes œuvres pour les vivants, que de se livrer à des spéculations sur l'autre monde.

Pourtant, parfois quand la pensée de la mort venait jeter un peu d'ombre sur leur vie active, elles se firent mutuellement le serment solennel que celle qui mourrait la première viendrait, si cela est possible, se manifester à l'autre qui survivrait. L'apparition visible de la présence du mort viendrait ainsi bannir tout doute et convaincre le survivant de la continuité ininterrompue de la vie ainsi que de l'amour au delà du tombeau.

Les années s'écoulèrent. Julia mourut. Le coup de ce malheur se fit vivement sentir chez tous ses amis, mais sur personne aussi cruellement que sur Hélène. Toute la joie de sa vie semblait s'être évanouie dans l'ombre de la mort. Pendant plusieurs mois, il lui semblait qu'elle ne pourrait plus supporter l'existence sans son amie.

Mais, une nuit, la promesse se réalisa.

Hélène fut brusquement réveillée dans la maison où elle demeurait avec ses parents. Bien que l'obscurité fût complète, sa chambre était pleine de lumière; et auprès de son lit, elle vit Julia vêtue comme elle était de son vivant et rayonnante de vie, de paix et de joie. Elle était restée fidèle à sa promesse. Elle se tenait debout près d'elle pendant quelques moments, souriante mais silencieuse.

Hélène était trop saisie d'effroi pour pouvoir parler.

La réalisation subite et certaine du désir de son cœur semblait lui avoir enlevé toutes ses facultés, excepté celle d'une indicible joie.

Et puis, lentement et d'une manière presque imperceptible, l'apparition disparut et Hélène se trouva de nouveau seule.

Quelques mois après, Hélène vint en Angleterre et Julia y renouvela sa

promesse et lui apparut une seconde fois. Le hasard voulut que je fusse l'hôte des personnes où Hélène était venue en visite et comme je m'intéressais beaucoup aux questions de cette nature et que j'avais connu Julia, Hélène me raconta l'histoire de ces deux apparitions. Après m'avoir décrit de quelle manière Julia s'était montrée la première fois, elle ajouta : « Je l'ai vue de nouveau l'autre nuit, ici dans ma chambre; et les deux fois pareillement; je dormais; et ayant été réveillée subitement, je la vis debout, à côté de mon lit. Puis elle disparut et je ne vis plus que la lumière à l'endroit où elle s'était tenue debout. La première fois, je pensai que cela pouvait avoir été l'effet d'une hallucination, comme sa mort était récente et que je m'étais tant chagrinée; mais l'autre nuit, il n'y avait pas à s'y tromper. Je la vis très distinctement. Je savais que c'était Julia et qu'elle était revenue comme elle l'avait promis. Mais je ne pouvais pas l'entendre parler, et je ne pouvais douter qu'elle ne fût revenue m'apporter un message ; et cependant je ne pouvais pas entendre ce qu'elle avait à me dire. »

Comme j'avais à cette époque — à ma grande surprise — senti se développer en moi le don imprévu jusqu'alors de l'écriture automatique, je proposai à Julia, dans le cas où elle y consentirait et en serait capable, de se servir de ma main comme de la sienne, pour écrire par ce moyen tels messages qu'il lui plairait.

« L'écriture automatique est celle qui est écrite par la main d'une per-
« sonne qui n'est pas sous le contrôle de son esprit conscient. La main sem-
« ble écrire d'elle-même, alors que la personne n'a aucune connaissance de
« ce qu'elle écrit. C'est une forme de médiumnité très commune et très
« simple, qui ne fait aucun tort aux facultés du médium ni ne met sa per-
« sonnalité sous le contrôle d'aucun autre esprit.

« Cette manière d'écrire peut provenir de son esprit sub-conscient, ou elle
« peut être attribuée à l'action directe d'esprits indépendants, mais invisi-
« bles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'émane pas de l'esprit conscient
« de celui qui écrit, qui reçoit souvent des messages contenant des rensei-
« gnements sur des événements passés dont il n'a jamais entendu parler ;
« et d'autres fois, des prédictions tout à fait vraies, concernant des événe-
« ments qui ne sont pas encore arrivés. »

Ce fut de cette manière que je commençai à recevoir les communications dont un petit nombre sont réunies dans ce petit volume. Toutes les « lettres de Julia » ont été reçues par moi-même et par ce moyen. Etant seul, assis et l'esprit tranquille, je mis consciencieusement ma main droite, dans laquelle je tenais ma plume comme d'habitude, à la disposition de Julia et j'observai avec un intérêt vif et sceptique ce qu'elle écrirait. La plus grande partie de la première série des lettres fut écrite comme étant des lettres de Julia à Hélène. Elles furent écrites comme d'une amie à une autre, commençant et

finissant juste comme si celle qui écrivait était encore vivante, au lieu d'avoir à compter sur moi. La seconde série fut écrite pour être publiée à des intervalles irréguliers. La première série est réellement un ensemble d'extraits de lettres écrites chaque semaine, pendant à peu près six mois, avec quelques observations y intercalées qui me furent faites au moment où j'écrivais. La seconde série est composée des communications écrites ayant été imprimées aux dates données dans le texte. Le lecteur sera peut-être contrarié de l'interruption continuelle de la narration par les objections, y interpolées et les questions imprimées en italiques. Mais en y réfléchissant, il conviendra probablement que la reproduction des « Lettres », juste comme elles furent reçues au moment même où les pensées jaillirent de l'esprit conscient de l'écrivain, dont la main était l'agent inconscient de leur transmission, était nécessaire, ne fût-ce que pour montrer combien c'était contraire à la vérité d'affirmer que les lettres de Julia étaient l'expression de mon esprit conscient. Il n'est pas nécessaire que j'entre dans des détails circonstanciés pour montrer l'évidence qui m'a conduit à la conclusion que « les lettres de Julia » sont réellement ce qu'elles prétendent être, les communications de l'esprit désincarné de quelqu'un qui fut mon amie durant sa vie terrestre, mais dont l'amitié a été plus étroite et plus réelle, depuis qu'elle nous a été enlevée, il y a six ans.

L'évidence peut en être donnée sommairement comme suit :

1° Le commencement des communications tel qu'il a été décrit plus haut.

2° Une preuve donnée dans le premier message d'un affectueux « sobriquet » qu'elle donna sur son lit de mort qui était connu de son amie mais que j'ignorais (3). La description minutieuse d'un incident qui avait eu lieu en 1885 ou à peu près, dont je n'avais jamais entendu parler et qu'Hélène elle-même avait totalement oublié, jusqu'au moment où sa mémoire fut éveillée par les détails de lieu et de temps, dont je n'avais absolument aucune connaissance (4). Les noms, prénoms et surnoms écrits de ma main, qui m'étaient tout à fait inconnus et qui étaient ceux de ses amis dans son pays natal (5). Le vif et affectionné intérêt personnel témoigné par celui qui se servait de ma main, pour des personnes et des faits où mon intérêt à moi n'était en aucune manière aussi profond que celui de Julia (6). L'idiosyncrasie personnelle fortement marquée et invariable de celle qui a écrit ces « Lettres », qui ne proviennent certainement pas de moi est, et je n'en doute pas, sous beaucoup de rapports très supérieure à la mienne.

En plus de ces évidences de faits, il y avait l'évidence de personnes psychiques douées du pouvoir de voir les formes spirituelles qui nous entouraient tous. Pour ceux qui nient que de telles formes existent, ou peuvent être vues de tous, cette évidence importe peu. Cependant, l'incrédulité dogmatique de ces sceptiques serait ébranlée si, après m'avoir accompagné près

de divers clairvoyants, qui ne me connaissaient ni de nom, ni de figure, ils constataient que chacun et tous ceux de ces psychiques doués de cette faculté de la vision, décrivaient, parmi un grand nombre d'autres, la forme facile à reconnaître de Julia. Ceux qui savent que certaines personnes ont ce don de clairvoyance comprendront la raison plausible que j'ai acquise de la réalité objective de sa présence, quand j'aurai mentionné les faits suivants:

1° Que des étrangers qui ne savent absolument rien de sa vie, l'ont dépeinte se tenant debout, quand j'écrivais automatiquement.

2° Que plusieurs d'entre eux n'en ont pas seulement fait la description, mais ont donné son nom.

3° Que quelqu'un d'ici et une autre personne de son pays natal a donné aussi son « surnom », que je me suis abstenu de publier, et que je me suis aussi efforcé en vain de communiquer par télépathie à l'esprit d'autres médiums.

4° Que dans un certain cas, le « voyant » prit hors d'un paquet de vingt portraits, celui de Julia qui ne portait aucun signe particulier pour le distinguer et l'identifia comme étant « la dame qui écrit avec moi ».

5° Que dans un autre cas, le « voyant » a donné des détails, en décrivant des faits que je croyais et affirmais être erronés, mais qui, d'après les renseignements fournis par ses amis les plus intimes, furent reconnus être corrects ; et

6° Que, après que des arrangements furent faits, Julia a rempli ses engagements avec des « voyants » qui étaient très éloignés de moi.

En dehors de ces raisons, pour croire que l'esprit qui s'est servi de ma main, quand « les Lettres de Julia » ont été écrites, n'était pas le mien, mais un esprit supérieur indépendant de ma conscience cérébrale, c'est le fait qu'en plusieurs occasions elle m'a prédit avec autant de persistance que de vérité des événements qui n'eurent lieu qu'après plusieurs mois, et que je lui dis, sans détours, je ne croyais pas pouvoir arriver.

Conséquemment, je ne puis m'empêcher de déclarer que ces communications sont bien ce qu'elles prétendent être — les vraies lettres de la vraie Julia — qui n'est pas morte, mais partie avant nous. Je sais qu'après cinq années de correspondance presque journalière avec elle, d'écriture automatique, je suis en conversation avec un esprit aussi éclairé que le mien, une personnalité aussi distinctement définie et une amie aussi sincère et tendre que j'aie jamais connue.

Quant à ceux qui se moquent de la possibilité d'un tel phénomène, je leur demanderai simplement d'admettre que dans ce cas, leur théorie de fraude intentionnelle doit être écartée, quant au médium, par le fait que ces messages ont été écrits de ma propre main droite, sans qu'il y eût aucune autre personne présente. Celui qui sait quelle prévention existe à ce sujet

ne niera pas que je n'ai aucun intérêt personnel à me prévaloir du nom si impopulaire et si ridiculisé de croyant à la réalité de telles communications. J'ai coopéré à ces faits, de différentes manières à la fois privées et publiques et avec un désavantage sérieux ; je sais très bien que le contenu de cette préface me causera pendant des années des ennuis, et discréditera tout ce que je ferai ou dirai. C'est malheureux, sans doute, mais cela ne peut pas être mis en balance, comparé à l'importance du témoignage que j'apporte, en affirmant que ces messages ont été écrits de ma main.

Je conclus, et je dis que quoique la source de ces messages soit naturellement une chose de la plus grande importance, en ce qu'ils servent de témoignage à des choses qui ne sont pas à la portée de la connaissance de l'homme, la valeur intrinsèque des trois quarts des « Lettres de Julia » ne reposent pas plus sur des théories quant à leur origine que le mérite des œuvres de Shakespeare ne repose sur des théories quant à leur auteur. J'admets, si vous le voulez, que les Lettres aient été simplement écrites par mon « Égo subconscient » cela n'infirmerait en rien la vérité ni ne diminuerait la force de l'éloquent et émouvant plaidoyer en faveur d'une vie supérieure. Je désirerais beaucoup que mon « Égo » conscient pût écrire aussi bien.

(Signé) W. T. STEAD.

PREMIÈRE SÉRIE

A son amie

1° En passant le seuil.

Quand je vous ai quitée, ma chérie, vous pensiez que j'étais partie pour toujours, ou du moins jusqu'au jour où vous-même vous franchiriez le seuil.

Mais je n'ai jamais été si près de vous que lorsque j'étais, ce que vous nommez « morte ».

Comment vous sentiez-vous après votre mort? — Je me trouvai débarrassée de mon corps ; c'était une sensation nouvelle, si étrange. J'étais debout tout près du lit sur lequel était couché mon corps.

Comment elle se sentait en mourant. — Je voyais tout ce qui était dans la chambre comme avant de fermer les yeux. Je ne sentais aucun mal en mourant, j'éprouvais seulement un grand calme et une grande paix. Puis, je m'éveillai et j'étais debout, hors de mon ancien corps dans la chambre. Il ne s'y trouvait d'abord personne que moi-même et mon ancien corps. Je m'étonnai tout d'abord de me sentir si bien. Puis, je vis que j'étais dans l'autre monde.

J'attendis quelques instants ; puis la porte s'ouvrit et Mme H... entra. Elle était fort triste ; elle parla à mon pauvre corps comme si c'était à moi-même. J'étais debout et la regardai ; mais toutes ses pensées étaient fixées sur le pauvre vieux corps que j'avais abandonné, cela me parut si absurde que je ne pus m'empêcher de rire. Tout d'abord, je n'essayai pas de parler ; j'attendis pour voir ce qui arriverait.

Un ange et sa mission. — Et puis, je sentis comme si une grande onde chaude de lumière était entrée dans la chambre, et je vis un ange. Elle, car elle avait d'abord l'apparence d'une femme, vint à moi et me dit :

« Je suis envoyée pour vous enseigner les lois de la nouvelle vie. »

Et comme je regardai, elle me toucha légèrement et me dit : « Nous devons partir. »

Alors je quittai la chambre et mon pauvre vieux corps et je sortis. Cela me parut si étrange; les rues étaient pleines d'esprits. Je pouvais les voir, comme nous passions ; ils semblaient être juste comme nous-mêmes. Mon ange avait des ailes; elles étaient fort belles. Elle était entièrement vêtue de blanc.

Nous allâmes d'abord par les rues, puis nous passâmes à travers l'air, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la place où nous rencontrâmes des amis qui étaient morts avant moi.

Réunion et séparation. — Il y avait là M. M..., et M. M... et Éthel A..., et plusieurs autres. Ils m'entretinrent beaucoup du monde des esprits. Ils me dirent que je devais apprendre ses lois et tâcher d'être aussi utile que possible. L'ange qui était avec moi tout le temps m'aidait à me faire comprendre.

Les esprits-amis avaient une vie fort semblable à celle qu'ils menaient ici; ils vivaient et s'aimaient entre eux, et bien qu'ils n'eussent pas à travailler pour gagner leur pain quotidien, ils avaient cependant beaucoup à faire.

Retour auprès des amis. — Alors je commençai à être triste à cause de vous, et je voulus retourner ; l'ange me fit rapidement traverser l'air jusqu'à l'endroit d'où je venais, quand j'entrai dans la chambre mortuaire, j'y vis mon corps. Il n'avait plus maintenant d'intérêt pour moi; mais j'étais si peinée de voir que vous pleuriez tant tous sur mon corps usé, et je désirais vous parler. Je vous voyais, ma chérie, toute baignée de larmes et j'étais si triste de ne pouvoir vous égayer. Je désirais ardemment vous parler et vous dire que j'étais près de vous, mais je ne pouvais vous faire comprendre.

Le voile non enlevé encore. — J'essayais, mais vous ne prêtiez aucune attention. Je dis à l'ange : « Sera-ce toujours ainsi? » Elle répondit: « Attendez! Le temps viendra où vous pourrez lui parler ; mais à présent, elle ne peut ni vous entendre, ni vous comprendre. »

La voix de l'Infini. — Après quoi, on me rappela. Je me trouvai alors dans un immense paysage où je n'avais jamais été auparavant. J'étais seule,

c'est-à-dire que je ne voyais personne. Mais on n'est jamais vraiment seul. Nous vivons toujours dans la présence de Dieu. Mais je ne voyais personne. Puis, j'entendis une voix. Je ne distinguai pas d'où elle venait, ni qui parlait. J'entendis seulement ces mots : « Julia, Celui qui t'a sauvée aimerait à parler avec toi. » J'écoutai, mais aucunes autres paroles ne furent prononcées.

Le « rayonnant » de flamme. — Puis je dis : « Qui est-ce qui parle ? » Et aussitôt apparut une lueur éclatante réellement comme du feu, quoique sous forme humaine. J'étais effrayée. Alors il parla et dit: « Ne crains rien, c'est moi qui suis désigné pour t'enseigner les choses secrètes de Dieu. » Puis je vis que la lueur qui semblait être du feu n'était qu'une lueur, qui émane de l'amour rayonnant des Immortels.

Voici votre Sauveur ! — Puis le « Rayonnant de flamme » me dit: « Julia voici votre Sauveur ! » Et comme je regardai, je Le vis. Il était assis sur un siège tout près de moi et Il dit: « Bien-aimée, dans la Maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ; me voici, moi que tu as aimé si longtemps. J'ai préparé une place pour toi. » Et je dis: « Où, ô mon Dieu? » Il souriait, et dans l'éclat de ce sourire, je vis tout le paysage changer, comme les Alpes qui changent au coucher du soleil et que j'observai si souvent des fenêtres de mon hôtel à Lucerne. Alors je vis que je n'étais pas seule, mais tout autour et au-dessus, il y avait de jolies et d'aimantes figures ; quelques-unes d'entre elles que j'avais connues, d'autres dont j'avais entendu parler, tandis qu'il y en avait aussi d'étrangères. Mais tous étaient amis, et l'air était rempli d'amour. Et Lui, mon Dieu et mon Sauveur était au milieu de tous. Il était comme un Homme parmi les hommes. Il était plein de cette grande et admirable douceur que vous avez remarquée si souvent dans certains tableaux qui ont été peints par l'Italien Fra Angelico : Il avait un air d'affection vive qui était comme le vrai souffle de vie pour mon âme.

Le ciel défini. — Il est avec nous toujours. C'est le ciel d'être avec Lui. Vous ne pouvez comprendre combien la conscience d'être dans sa présence rend l'atmosphère de ce monde si différente de celle que vous avez. Il y a beaucoup de choses que je voudrais pouvoir vous écrire, mais je ne puis pas car vous ne les comprendriez pas. Je puis dire seulement qu'Il est plus que nous ne nous le figurons. Il est la Source et le Dispensateur de tous les beaux dons. Tout ce que nous savons de ce qui est bon, doux, pur, noble et aimable n'est que le faible reflet de l'immensité de sa Gloire.

L'amour de Jésus. — Et Il nous aime d'un amour si tendre ! Oh, Hélène, Hélène, nous nous aimions autrefois d'un amour qui nous semblait trop profond et trop intense, mais même à son plus haut degré de force, ce n'était que le pâle reflet de l'amour qu'Il a pour nous et qui est si grand, si merveilleux, si admirable qu'il est au-dessus de toute puissance de l'esprit de

l'homme de le décrire. Son nom est Amour, c'est ce qu'Il est, Amour, Amour, Amour ! Je ne puis pas vous dire tout ; vous ne pourriez pas me comprendre. Mais je suis dans un état de félicité telle qu'on ne peut se le figurer sur terre. Je suis avec mes amis qui m'ont précédée.

Personne n'a l'air âgé. Nous sommes jeunes comme d'une immortelle jeunesse. Nous pouvons, quand cela nous plaît, reprendre notre ancien corps ou son contraire spirituel, comme nous pouvons revêtir nos anciens vêtements dans le but d'identification ; mais ici notre corps spirituel est jeune et beau. Il y a une ressemblance entre ce que nous sommes et ce que nous fûmes. On pourrait reconnaître le neuf par sa ressemblance avec le vieux, mais c'est très différent.

L'âme désincarnée prend vite le vêtement neuf, l'apparence de la jeunesse, dont tout déchet a été enlevé.

La vie de l'au-delà. — J'éprouve une grande difficulté à expliquer comment nous vivons et comment nous passons notre temps. Nous ne nous tourmentons jamais : et nous n'avons pas besoin de dormir comme nous le faisions sur terre ; de même, nous n'avons besoin ni de manger ni de boire ; ces choses étaient nécessaires pour le corps matériel ; ici nous n'en avons pas besoin. Je pense que nous pouvons mieux vous faire comprendre ce que nous éprouvons, en vous demandant de vous rappeler ces moments d'extase quand dans la lumière du coucher ou du lever du soleil, vous regardez, au loin, heureux et content, le paysage sur lequel les rayons du soleil ont répandu leur beauté magique. Là est la paix ; là est la vie ; là est la beauté ; par dessus tout, là est l'amour. De la beauté, de la joie, de l'amour partout. L'amour, l'amour, c'est le secret du ciel ! Dieu est Amour et quand on est pénétré de l'amour, on se trouve en Dieu.

Comment le mal nous paraît. — Vous me demandez ce que nous éprouvons pour les fautes et les chagrins du monde. Nous répondons que nous les voyons et que nous cherchons à les dissiper. Mais cela ne nous tourmente pas, comme cela avait coutume de le faire ; car nous voyons l'autre côté. Nous ne pouvons pas douter de l'amour de Dieu. Nous vivons en Lui. C'est la plus grande chose et la seule vraie. Les fautes et les peines de la vie terrestre ne sont que des ombres qui disparaîtront. Mais elles n'existent pas seulement sur la surface terrestre ; il y a des fautes et des peines aussi de ce côté.

L'enfer et la joie du Ciel. — L'Enfer est de ce côté aussi bien que le Ciel, mais c'est la joie du Ciel de vider toujours l'Enfer. Nous apprenons toujours à sauver par l'amour, et à racheter par le sacrifice. Nous devons faire des sacrifices, autrement, il n'y a point de salut. Tout le secret du Christ n'est-il pas là ?

(*A suivre.*)

Traduit de l'anglais par
le professeur C. MOUTONNIER

L'Union Spiritualiste et l'Alliance Spiritualiste

CLARTÉS

Il faut s'expliquer. *L'Union spiritualiste* est fondée. Son but mérite les sympathies et il a les nôtres. La dualité des tentatives d'accord spiritualiste général risque, sans doute, d'affaiblir chacune de ces tentatives. L'opinion sera déconcertée et le matérialisme rassuré. Mais encore vaut-il mieux deux tentatives que pas une. Sous diverses formes, c'est l'idée indivisible et supérieure de fraternité spiritualiste qui se répand.

Je me bornerais donc à souhaiter à la nouvelle *Union* tout le succès désirable pour la cause commune, si je n'avais des explications à présenter sur le motif de retraite invoqué par M. Algol, dans la *Revue Spirite* d'avril. Que l'éminent et loyal rédacteur me permette de lui faire observer qu'il a confondu le Comité fondateur et le Bureau d'étude et d'action.

« L'Alliance spiritualiste, par la coopération des Écoles autonomes », voilà ce que nous avons voulu. Et cette *autonomie* n'est pas un vain mot. Comme le dit notre article 11, il y a, dans l'Alliance, un Bureau d'étude et d'action où les écoles sont impartialement représentées. Or (je l'avais écrit à MM. Leymarie, Blech et à d'autres, avant la réunion du 6 mars de l'Alliance) chaque école nommera ses représentants, ses *président*, secrétaires, etc., d'étude et d'action, dans le Bureau. Et seule cette représentation autonome décidera en communion avec ses électeurs, tout ce qui, dans l'Alliance, concernera cette école. Pour éclaircir la chose par un exemple, seuls les spirites nommeront la représentation spirite; et seule la représentation spirite décidera, en communion avec ses électeurs, tout ce qui, dans l'Alliance, pourra concerner le spiritisme. Même, ainsi que je l'ai écrit à M. Valabrègue, les spirites et les autres écoles peuvent choisir leurs représentants parmi des personnes qui ne seraient pas membres effectifs de l'Alliance. Aucune société fédérative ne donne cette dernière garantie de liberté.

Sur quoi portent donc les pouvoirs du Comité fondateur? Exclusivement sur la partie neutre et impersonnelle de l'Alliance, sur la conservation des statuts généraux. C'est l'enfance de l'art, pour les ennemis d'une œuvre, que d'y introduire des perturbateurs masqués, qui, grâce à des votes de surprise, accaparent ou désorganisent l'œuvre. Nous en avons vu des preuves dans plusieurs associations depuis moins d'une année. Nous avons voulu couper court d'avance à ces intrigues. C'est fait et bien fait. Ni les réactionnaires implacables, ni les matérialistes de mauvaise foi, ni les arrivistes pour lesquels toute entreprise n'est qu'un instrument ne bouleverseront l'Alliance.

Ils ne l'essaieront même pas, sachant qu'ils seraient exclus sans peine. La netteté de l'article 14 nous dispensera de le faire fonctionner.

Mais les sincères, les dévoués à leurs convictions et à leur École n'auront qu'à demeurer attachés à leur école pour demeurer indépendants avec elle dans la grande Alliance spiritualiste.

Il n'est donc pas exact que l'Alliance, comme l'a cru M. Algol, ne réserve point au spiritisme une place égale à celle des autres écoles. Cette place, elle la lui réserve en droit. Je viens de le montrer. Et elle va la lui attribuer en fait. Car nous avons déjà assez d'adhérents spirites pour que la représentation du spiritisme en notre Bureau soit certaine. (D'ailleurs, une des personnalités les plus importantes du Comité fondateur est spirite.)

Je ne songe pas à détourner l'*Union* de son bel effort. Je tenais seulement à établir que la liberté et le spiritisme ont leur rôle dans l'*Alliance* comme dans l'*Union*.

ALBERT JOUNET

Ève réhabilitée

Par CLAIRE GALICHON (1)

Le livre de Mme Galichon est un superbe plaidoyer en faveur de la femme. C'est à la fois une œuvre d'érudition, de logique, de vérité et d'amour.

L'éminent auteur a compris que la condition actuelle de la femme, dans les lois comme dans la société, repose sur la notion judaïque et légendaire de l'Ève coupable de la Genèse; c'est pour cela qu'elle a intitulé son livre:

Ève réhabilitée,

titre éminemment suggestif qui se justifie dans l'ouvrage tout entier.

Mme Claire Galichon prouve que seule, la doctrine spirite peut être un principe de réhabilitation pour la femme dans le présent et dans l'avenir du monde, et cela, pour cette raison bien simple, que ce n'est pas le *sexe* qui fait la supériorité ou l'infériorité des êtres, mais bien l'*Esprit* qui s'incarne. Ce qui diffère, dit excellemment l'auteur, ce ne sont pas les *sexes*, ce sont les *individus*.

Le Christ, que Mme Galichon appelle, avec une hardiesse heureuse, « le grand féministe de Nazareth », avait enseigné cela à ses apôtres. L'Église primitive était dans cette note; mais le catholicisme romain, tout imprégné de l'esprit judaïque de saint Paul, a dénaturé cet enseignement; tout en lui

(1) En vente à la Librairie Spirite, 42, rue St-Jacques, Paris, 3 fr. 50, franco France 3 fr. 95, Étranger, 4 fr. 25.

donnant une auréole factice par l'apothéose de la Vierge, l'Église romaine ruine par la base la dignité de la femme, en la considérant comme l'Ève prévaricatrice de la Bible. En effet, d'après les Écritures, la femme cause la chute de l'homme. Elle perd Adam, elle trahit Samson. Aussi l'Ecclésiaste dira :

« La femme est comme un filet aux mailles perfides. Son cœur est comme « des rets ; ses mains sont comme des liens ; elle est une chose plus amère que la mort (1). »

Le Code Napoléon, qui s'inspire des mêmes principes, est essentiellement anti-féministe. De là procèdent toutes les injustices de la société moderne, tous les préjugés contre la femme. L'auteur prouve cette thèse et réfute les écrits publiés récemment contre le féminisme. D'autre part, Mme Galichon corrige ceux qui se font outre mesure les apologistes de la femme, car son livre n'est point, ne veut pas être un panégyrique, mais seulement une œuvre de mesure, de justice, de vérité.

Ce travail suppose une lecture immense ; Mme Galichon n'ignore rien de ce qui a été écrit dans le passé comme dans le présent sur le sujet. Son livre embrasse toute l'histoire de la femme à travers les âges.

Les thèses les plus délicates, les sujets les plus scabreux sont tour à tour abordés par l'auteur : le mariage, le divorce, la virginité, etc., etc. Ils y sont envisagés philosophiquement et physiologiquement, mais toujours avec une hauteur de vue, une hardiesse éloquente qui ne laissent aucune arrière-pensée dans l'esprit. Ce livre est pur et est fait pour les purs. C'est une grande et belle œuvre, dans toute l'acception du mot. Nous ne saurions trop la recommander à l'attention des penseurs et de tous ceux que préoccupent les problèmes fondamentaux du temps présent et de l'humanité future.

A ce point de vue, ce livre est tout d'actualité. Parmi les questions sociales qui agitent notre époque, une des plus graves est celle qui vise la condition de la femme. Il serait temps de lui rendre justice, de la placer au rang qui lui convient. Alors la famille deviendrait plus forte, plus morale, plus unie. La femme n'est-elle pas l'âme du foyer? N'est-ce pas elle qui représente les éléments de douceur et de paix dans l'humanité? N'est-elle pas le symbole terrestre de la charité?

Nos pères, les Gaulois, tenaient la femme en haute estime. Partout, elle était l'égale de l'homme ; elle participait aux conseils, et, dans les cérémonies du culte, son rôle, comme prêtresse, était important.

Avec le christianisme, elle retombe en tutelle. Exclue du sacerdoce et des actes de la vie publique, elle est complètement effacée ; l'homme seul a des droits, la femme n'a que des devoirs. Si l'Église a cherché à la capter, sen-

(1) VII, 26.

tant que par elle seule son autorité menacée reprendrait quelque prestige, ce n'est que pour en faire un instrument docile.

Le matérialisme, de son côté, ne reconnaît pas à la femme sa place légitime dans l'ordre social. Il ne voit en elle que son infériorité physique, les sujétions que lui impose la nature et la déclare, par là même, impropre aux œuvres de longue haleine.

Les spirites seuls, répétons-le avec notre auteur, peuvent établir l'égalité absolue de l'homme et de la femme au point de vue des droits, des mérites et de la valeur morale. Ils savent que le corps n'est qu'un vêtement d'emprunt; l'âme n'a pas de sexe, elle peut les revêtir tous deux, à tour de rôle, dans ses existences successives et acquérir ainsi les qualités inhérentes à chacun. Aussi les spirites font-ils une place égale à la femme et à l'homme dans leurs groupes et leurs travaux. La femme y occupe même une situation prépondérante, grâce à ses facultés psychiques. Chez elle prédomine le sentiment de l'idéal, le goût des choses élevées qui la rendent, à certains points de vue, supérieure à l'homme. Si, en général, la raison caractérise celui-ci, chez la femme le cœur est plus vaste, plus profond. Elle possède plus souvent les vertus indispensables pour gravir l'échelle du progrès : patience, douceur, bonté. Sa condition effacée, obscure, lui a appris la joie du sacrifice ; elle a en partage ce rayon divin, l'amour, qui éclaire les tristesses et les ombres de la vie, qui rend faciles les tâches les plus répugnantes.

La femme, n'est-elle pas partout notre bon génie ? Mère, lorsqu'elle se penche sur notre berceau, guide avec sollicitude nos premiers pas, éveille en nous le sentiment moral et religieux ? Fille, lorsqu'elle nous enveloppe de sa tendresse? Épouse, lorsqu'elle nous soutient et nous console dans les vicissitudes de l'existence ?

Lisons-le avec Mme C. G. : il faut que la société de l'avenir soit basée sur la sympathie mutuelle, sur le principe de la justice, sur le respect des droits de tous. Il faut que la force et l'intelligence de l'homme aient pour corollaires, pour équivalents, dans le plateau de l'ordre social, la patience, la douceur, l'esprit de justice de la femme. C'est seulement lorsque les droits, les moyens d'action de la femme seront égaux à ceux de l'homme, que nous aurons atteint la véritable civilisation. Le jour où les femmes voteront, la guerre disparaîtra ; l'homme cessera de s'avilir dans le jeu et l'ivrognerie. Ce jour-là, les ignobles *assommoirs* seront fermés.

Alors toutes ces grandes énergies qui sont perdues aujourd'hui, parce qu'elles s'usent dans des contestations, dans des luttes, dans des dominations injustes, toutes ces forces seront concentrées, dirigées vers un but élevé, vers un but noble et grand. La puissance de l'humanité sera fortifiée, décuplée par la communion intellectuelle de l'homme et de la femme, par leur participation commune à l'œuvre du Progrès. Et cette œuvre recevra, par

là même, une nouvelle consécration : elle sera le couronnement glorieux des destinées humaines sur la terre.

LÉON DENIS.

Le Spiritualisme et la Femme

Le nom de l'auteur d'*Amour et Maternité* est déjà connu de tous les adeptes des études psychiques qui ont lu *Souvenirs et Problèmes spirites*, cet ouvrage à citer parmi les productions les plus denses de la littérature spiritualiste des derniers temps. Entre sa dernière œuvre et la précédente existe un lien étroit, le féminisme étant la dérivation fatale de la conception spiritualiste. On en a la preuve en parcourant les pages des livres fondamentaux de sa doctrine.

L'influence bienfaisante de la femme sur la vie et la civilisation du monde antique fut détruite par la légende biblique du péché originel. Dans l'Écriture elle est la cause de la chute du premier homme et du commencement des douleurs de toute l'humanité future. Un passage de l'Ecclésiaste la déclare « plus amère que la mort ». Le catholicisme a totalement méconnu la femme. Ses moines et ses prêtres vivant dans le célibat et loin des foyers familiaux, ne pouvaient pas apprécier l'attraction magnétique de cet être dans lequel ils n'apercevaient que le danger.

Les Pères de l'Église, pour le conjurer et suivant volontiers les traces de la tradition hébraïque, la proclamèrent donc, d'un touchant accord, « servante » de l'homme qui lui seul est l'être supérieur et pur par excellence ! (*sic* !)

Saint Thomas d'Aquin prétendit que la femme, étant un être secondaire et imparfait, n'a pu faire partie de la création primordiale. Au concile de Mâcon on débattit sérieusement la question si la femme avait oui ou non une âme. A l'époque classique de la démonologie, des Mallei et des Formicarii, la femme est l'instrument du diable pour la ruine de l'humanité. Écoutez le Père Martino del Rio dans ses fameux *Disquisitionum magicarum*.

« Mulier dicitur a molliendo, ut et malleus, quia sicut faber per malleum mollit et malleat universam terram. » «... Legitur in vitis Patrum : Non habendam familiaritatem cum fœmina, puero, vel hæretico ! »

La doctrine spiritualiste, fondée sur les cimes granitiques de la charité et de l'amour, tend à libérer la femme des chaînes de son esclavage séculaire. Nous sommes donc féministes, nous autres spiritualistes, parce que les âmes n'ont pas de sexe et parce que nous prétendons qu'elles ont toutes les mêmes droits étant toutes des créatures identiques d'un même Dieu. Conformément

à ce raisonnement nous soutenons qu'il ne peut exister des libertés diverses, des morales doubles, une pour l'homme et une pour la femme. Et c'est là la thèse initiale d'*Amour et Maternité* et d'*Ève réhabilitée*, l'immoralité et l'injustice de la morale double.

L'émancipation de la femme eut sa formule la plus rationnelle dans la devise de Guiseppe Mazzini, devise que voici : « Devant Dieu, notre père commun à tous il ne peut y avoir ni homme ni femme, mais l'être humain dans lequel, sous l'aspect de l'homme ou de la femme, se rencontrent tous les caractères qui distinguent l'humanité des règnes inférieurs des animaux. » Le spiritualisme se révolte contre tous les dogmes, qu'ils soient théologiques ou matérialistes, car il nous émancipe de tous les mensonges conventionnels d'une morale à base d'égoïsmes et de privilèges.

Les revendications des droits de la femme doivent donc constituer une partie essentielle de notre programme éthique, qui se traduit à indiquer à la moitié du genre humain la place qui lui revient de droit pour accomplir sa mission. *Ève réhabilitée* suit de près *Amour et Maternité*. Ces deux ouvrages constituent un tout organique et harmonieux, mieux dit, ils forment ensemble une seule œuvre. De Claire Galichon on peut dire qu'elle est, en quelque sorte, la Ellen Key du Sud. Comme elle, elle est individualiste, comme elle, elle fait du grand sentiment d'amour, le Leitmotiv de ses revendications féministes. Mais ce qui manque à Ellen Key, nous le trouvons en ample profusion chez Claire Galichon, nous voulons dire *la compréhension profonde de l'âme humaine par les acquis* de la science psychique, par les études de la philosophie spiritualiste, deux facteurs absolument indispensables à la compréhension des droits et de la vie de la femme. Les écrits d'Ellen Key parlent plus à l'intellect qu'à l'âme et au cœur, quoique l'amour soit le Leitmotiv de son œuvre principale « Ueber Liebe und The ». Malgré les revendications, parfois peut-être audacieuses, malgré la polémique soutenue sans trêve ni merci, malgré la tendance à la complète émancipation de la femme, les ouvrages de Claire Galichon sont plus que ceux d'Ellen Key une épopée d'amour dans le sens le plus noble du terme. D'ailleurs rien de plus beau, de plus édifiant que la conclusion de son dernier ouvrage dont voici le texte :

« Nous croyons le moment venu où la femme, sachant s'affranchir des vieux dogmes et se préserver du matérialisme avilissant, saura reconnaître les hautes vérités du spiritualisme avec sa réconfortante et éternelle devise : *Excelsior*. Alors, l'Ève coupable aura disparu avec elle l'Ève soumise ou révoltée, ces deux types si également avilissants. »

FRANCESCO ZINGAROPOLI,
Avocat.

Naples, 52, Vico San Spirito.

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXVII

IV. — *Le docteur.*

Je serais surprise si quelques-uns de mes lecteurs n'avaient pas été frappés de ce que durant toutes ces manifestations, en Angleterre comme en Amérique, je n'aie jamais vu la forme ni entendu la voix de feu mon père le capitaine Marryat. Certainement, si les divers médiums vivaient de tromperies et de faussetés et avaient voulu me tromper avec succès, plusieurs d'entre eux auraient eu la pensée d'essayer de représenter un homme aussi connu, et dont les traits étaient si familiers. D'autres hommes et femmes célèbres sont revenus et ont été reconnus seulement à leurs portraits mais, quoique j'eusse assisté à nombre de séances données pour moi seule et auxquelles j'étais la principale personne, jamais mon père ne m'est apparu dans aucune d'elles.

Cependant, si ces manifestations sont toutes fraudées, on aurait pu s'attendre à cela en Amérique. Le nom du capitaine Marryat est encore vivant chez les Américains et ses ouvrages largement lus et appréciés, aussi fus-je bien reçue chez eux, à cause de lui, partout où je passai.

Une fois que j'eus fait connaître mon identité et mes intentions relatives au spiritisme, chaque médium, à Boston et à New-York, eut bien le temps de préparer, s'il l'eût voulu, une imitation de mon père à mon intention, mais, je le répète, jamais il ne m'apparut, jamais on ne me dit qu'il fût présent. Deux fois seulement, dans tout le cours de mes expériences j'ai reçu de légers signes de lui et en certaines occasions il m'envoya des messages: une fois par M. Fletcher (ainsi que je l'ai dit) et une autre par son petit-fils, mon fils, Frank Marryat. Cette fois-là, il me dit qu'il ne m'apparaîtrait jamais et que je n'eusse pas à y compter. Mais, puisque les médiums américains ne savaient rien de cette communication strictement privée, et que j'avais vu, avant de me séparer d'eux, dix-sept de mes parents et amis dont aucun, sauf Florence, Powles et Emily, n'était apparu en Angleterre, il est au moins étrange, considérant sa popularité et, étant admis que les médiums sont suspectés, que le capitaine Marryat n'ait jamais été parmi ces Esprits.

Aussitôt que je fus connue aux séances des demoiselles Berry plusieurs personnes se présentèrent à moi entre autres Mme Isabella Beecher Hooker la sœur de Mme Harriet Beecher Stove (1) et Henry Ward Beecher. Elle fut ravie de me trouver si intéressée au spiritisme et désireuse de me faire voir un de ses amis, grand médium dont le nom est si effacé dans mes notes que

(1) Le célèbre auteur de *La case de l'oncle Tom.*

crayon que je ne suis pas certaine s'il s'appelait Dr Carter ou Carteret et que je dénommerai tout simplement « le docteur ».

Le docteur, donc, devait partir le lendemain dans l'après-midi pour Washington, aussi, Mme Hooker me demanda-t-elle de déjeuner avec elle le lendemain matin pour qu'il pût passer avec nous une heure avant son voyage. Quand j'arrivai chez elle, j'appris qu'il avait obligeamment offert de me donner une séance supplémentaire à onze heures. En conséquence, nous nous rendîmes chez lui le déjeûner aussitôt fini. Ce docteur était un tout jeune homme qui s'avouait complètement ignorant du spiritisme ; il me dit : Je ne sais ni ne « veux savoir qui ni quoi apparaît aux assistants lorsque je suis endormi. « Je ne sais rien de ce qui se passe excepté par ouï-dire ; je ne sais pas si les « formes qui apparaissent sont des esprits, des transformations ou des matéréalisations, vous jugerez de cela par vous-même. Il y a une particularité « dans mes séances, elles se passent en pleine obscurité. Quand les apparitions ou ce que vous voudrez, se montrent, elles apportent leur propre « lumière ou bien elles restent invisibles. Je n'ai pas de « conducteur » à « mes séances ; si quelqu'un vient qui ne puisse se présenter lui-même, il « demeure inconnu mais je pense que vous constaterez que, en général, les « esprits peuvent se tirer d'affaire eux-mêmes : Voici ma chambre des séances. »

En parlant ainsi, il nous introduisit dans une chambre sans meuble ; je dis « chambre à coucher » parce qu'elle était munie d'un cabinet garde-robe usité dans toutes les chambres d'Amérique. Le docteur l'utilisait comme cabinet de séance. La porte en restait ouverte et il n'y avait pas de rideau devant, l'obscurité qui y régnait le rendait inutile. La chambre était assombrie par deux châssis tendus de drap noir américain qui s'adaptaient aux fenêtres. Le docteur ferma la porte et m'en remit la clé. Il nous pria alors d'aller nous asseoir quelques instants dans le cabinet pour y répandre notre influence. En le faisant nous l'examinâmes naturellement ; c'était simplement une grande armoire qui n'avait pas de fenêtre ni d'autre porte que celle de la chambre et comme meuble une seule chaise cannée. Nous rentrâmes dans la chambre où le docteur nous établit confortablement sur deux fauteuils devant lui avant de placer les deux châssis noirs pour intercepter la lumière. La chambre fut alors noire comme du goudron et le docteur eut à trouver sa place à tâtons. Mme Hooker et moi attendîmes quelques minutes en silence, puis nous entendîmes la voix d'une négresse chantant des chansons nègres et mon amie me dit que c'était celle de « Rosa » le contrôle du docteur, on comprit ensuite que Rosa s'expliquait en encourageant quelqu'un, et de faibles lueurs comme des étincelles, se virent s'enfuyant par la porte ouverte du cabinet. Puis les lumières semblèrent se réunir et se grouper autour d'une grande forme drapée d'une matière nébuleuse se tenant en dehors du cabinet. — « Pouvez-vous nous dire qui vous êtes », demanda Mme Hooker.

— « Il faut dire votre nom, vous savez », ajouta Rosa ; sur quoi une voix basse répondit : « Je suis Janet E. Powles. »

Eh bien, il y avait là une coïncidence extraordinaire ; j'avais vu Mme Powles la mère de mon ami John Powles une fois seulement lorsqu'elle vint de Liverpool à Londres pour me voir à mon retour de l'Inde et apprendre tous les détails de la mort de son fils. Mais elle avait continué de correspondre avec moi et me montra de la bienveillance jusqu'au jour de son propre décès et comme elle avait eu une fille du même nom, elle signait toujours Janet E. Powles. Si, même, je m'étais attendue à voir la vieille dame et que j'eusse publié le fait dans les journaux de Boston, cet E initial aurait tranché la question dans mon esprit.

« Madame Powles, m'écriai-je, comme c'est bien à vous de venir me « voir ! » — « Johnny m'a aidé à venir, répondit-elle, il est si heureux de « vous avoir retrouvée. Il a attendu cela durant de longues années et je suis « venue vous remercier de l'avoir rendu heureux. » Ici se présente une autre coïncidence : John Powles ne fut jamais appelé que Powles par mon mari et moi, mais sa mère lui avait conservé ce nom d'enfant de Johnny et je me rappelle que cela le vexait quand elle s'en servait dans ses lettres. Il me disait : « Qu'elle m'appelle John ou Jack, mais pas Johnny. Je répondis : « Je ne peux pas quitter mon fauteuil pour aller à vous, ne voudriez-vous pas venir à moi ? » car le docteur nous avait recommandé de ne pas quitter nos sièges mais d'inviter les Esprits à s'approcher. Mme Powles me dit : Je ne puis aller plus loin dans la chambre aujourd'hui, je suis trop faible ; mais vous allez me voir. » Alors, des lumières voltigèrent sur son visage et sa robe et demeurèrent stationnaires et l'apparition fut complètement visible comme elle était sur terre. Elle sourit et dit : « Nous sommes tous allés à l'opéra mardi soir jouir de vos succès ; Johnny était fier de vous, plusieurs « de vos amis y étaient avec nous. »

Je vis alors que différemment des Esprits de Miss Berry, la forme de Mme Powles était enveloppée d'une sorte de nuée blanche par-dessus sa robe noire. Tous les esprits qui parurent avec le docteur étaient ainsi vêtus et je me demandai si cette substance légère avait quelque rapport avec les lumières qui paraissaient être de l'électricité ; un incident qui eut lieu après sembla confirmer mon idée. Quand Mme Powles fut partie, ce que nous constatâmes à l'extinction des lumières, la belle figure et la forme de « Harry Montagu » parurent. Je l'avais bien connu en Angleterre avant qu'il fît son fatal voyage en Amérique et je ne pouvais me tromper à ses manières polies et à son doux sourire.

Il ne dépassa pas la porte ou se tint à douze ou quatorze pieds de nous. Il dit seulement : « Bonne chance pour vous, nous ne perdons pas intérêt à « notre vieille profession pas plus qu'à nos vieux camarades. » — « Je vou-

« drais que vous vinssiez m'aider, Harry, répondis-je. — « Je le fais, dit-il « vivement, plusieurs de nous le font ; nous sommes tous des anneaux de « la même chaîne. La moitié de l'inspiration, dans le monde, vient de ceux « qui sont partis... Mais il faut que je m'en aille, je vais voir sortir la foule... « Ada est ici qui attend pour vous voir: Adieu ! » Et comme sa lumière s'en allait, la douce figure d'Adelaïde Neilson apparut à sa place. Elle me dit : « Vous avez pleuré quand vous avez appris ma mort et pourtant, vous ne « me connaissiez pas ; comment cela se fait-il ? »

— « Ai-je pleuré, demandai-je demi-oublieuse ? S'il en fut ainsi, cela doit « avoir été parce que je pensais qu'il était bien triste qu'une femme si « belle, si jeune, et douée comme vous l'étiez quittât si tôt le monde ! » — « Oh non ! pas triste, dit-elle clairement, glorieux ! glorieux ! Je ne « voudrais pas revenir pour beaucoup. » — « Avez-vous jamais vu votre « tombe ?... demandai-je. Elle secoua la tête» — « Qu'est-ce que le tombeau « pour nous ? des armoires où vous laissez vos vêtements. » — « Vous ne « me demandez pas ce que le monde dit de vous, maintenant, lui dis-je.» — « Peu m'importe, répondit-elle, ne m'oubliez pas... adieu ! »

Elle fut remplacée par un esprit qui s'appelait « Charlotte Cushman », qui me parla aimablement de ma vie professionnelle. Mme Hooker me dit qu'à sa connaissance, aucun de ces trois esprits n'était encore apparu par la médiumnité du docteur.

Puis vint Florence dansant littéralement dans la chambre tenant à deux mains le bas de sa robe qui paraissait faite de fine mousseline ou de dentelle pendant qu'en haut et en bas des étincelles s'élançaient avec une merveilleuse rapidité. Elle semblait vêtue d'électricité et très heureuse ainsi. « Regardez, s'écriait-elle, regardez ma robe ; n'est-elle pas charmante ? « regardez ce feu, plus je secoue, plus il en vient. Oh ! mère, si vous pouviez « seulement avoir une robe semblable sur la scène, quelle sensation vous produiriez ! » Et elle secouait ses jupes jusqu'à ce que le feu semblât illuminer toute sa draperie et parût comme en flammes.

Je lui dis : « Ma chérie, je ne savais pas que vous preniez tant d'intérêt à « votre robe. » — « Oh ! ce n'est pas à la robe, répliqua-t-elle, « c'est au « feu ». Et elle paraissait réellement charmée de la nouvelle expérience, comme un enfant avec un jouet nouveau.

Après son départ, une figure foncée avança dans la chambre et dit : « Ma, ma... je reconnus tout de suite l'intonation particulière et le mode de faire de mon petit-fils Francis Lean avec qui, depuis qu'il m'avait annoncé sa mort, je n'avais eu aucune communication excepté par la médiumnité en transe. — « Est-ce vous, mon pauvre garçon ?, dis-je, venez plus « près, vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas ? » — « Oh non ! Ma, « naturellement non, seulement, j'étais à l'Opéra avec les autres, et cette

« pièce que vous jouez, Ma, vous savez, c'est très vrai, Ma, et je ne veux « pas que vous retourniez en Angleterre, restez ici, Ma, restez ici... » Je savais parfaitement à quoi faisait allusion le garçon, mais je ne voulais pas paraître comprendre devant une étrangère ; aussi, je dis : « Vous oubliez « Francis, et mes enfants que diraient-ils si je ne revenais pas ? » Ceci sembla l'embarrasser, mais après un moment, il ajouta : « Alors, retournez vers eux, Ma, allez-y. »

Tout ce temps, il avait parlé dans le noir et je ne le reconnaissais qu'au son de sa voix. Je lui dis : « Est-ce que je ne vous verrai pas, Francis? il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrés. » — « Pas depuis que « vous m'avez vu aux docks... c'était moi, Ma ; et à Brighton aussi, seule- « ment vous ne l'avez cru qu'à moitié, jusqu'à ce que vous ayez appris que « j'étais mort. » Dites-moi la vérité sur votre accident, Francis, demandai- « je. Fut-ce le résultat d'une trahison ? » — « Non, mais nous eûmes une « querelle pour celle que vous savez et, en nous battant, le bateau a cha- « viré ; c'est ma faute, Ma, autant que celle des autres. » — « Comment se « fait-il que votre corps n'ait jamais été retrouvé ! » — « Il fut entraîné par « un courant de fond, Ma, et il était au cap Horn avant qu'on offrît une « récompense pour ma dépouille. »

Alors, il commença à s'éclairer et, aussitôt que son visage fut illuminé, je vis que le garçon était vêtu d'un jersey de laine foncée comme en portent les matelots de la marine marchande sous les climats chauds ; mais, par-dessus tout, sa tête et ses épaules étaient entourés d'une quantité de cette matière légère blanche que j'ai déjà décrite.

— « Je ne peux pas supporter ça, dit Francis, ça me fait ressembler à une « fille » et avec ses mains, il l'arracha. Aussitôt l'éclairage cessa et Francis disparut. Je l'appelai plusieurs fois par son nom mais aucun bruit ne troubla le silence. Il semble que ce voile phosphorescent préservait sa matérialisation et que cette protection enlevée, l'esprit s'était dissous.

Une autre figure sombre sortit du cabinet et, s'approchant, s'agenouilla à mes pieds ; je supposais que c'était Francis qui revenait, et mettant ma main sur la tête baissée, je demandai : « Est-ce encore vous, cher ? » — Une voix étrangère répondit par ces mots : « Pardonnez, pardonnez ! » — « Pardonner, répétai-je, qu'ai-je à pardonner ? » — « La tentative de meurtre sur « votre mari en 1856. Arthur Yelverton Brooking a pardonné. Il est ici avec « moi maintenant. Voulez-vous pardonner aussi? » — « Certainement, répon- « dis-je, j'ai pardonné depuis longtemps déjà. Vous avez expié votre crime « sur le gibet, vous ne pouviez faire davantage. »

La figure se redressa et se tint debout ; j'aperçus les deux hommes ensemble, Arthur Yelverton Brooking et le Cipaye de Madras qui l'avait assassiné.

Jamais je ne vis rien de plus brillant que l'aspect de ce Cipaye. Il était complètement vêtu de blanc, dans le costume indigène avec le « puggree » ou turban sur la tête. Mais ce puggree était brillant de bijoux, et il en avait des colliers autour du cou de même, il portait à la ceinture un magnifique poignard enrichi de diamants. Rappelez-vous que je n'étais pas seule et que tout cela fut vu par Mme Hooker aussi bien que par moi-même pour qui cela était aussi imprévu qu'à elle, et je ne doute pas qu'elle en témoignerait aujourd'hui. Et maintenant, voici l'explication de ces étranges apparitions.

En 1856, mon mari, alors le lieutenant Ross-Church, était adjudant du 12e d'Infanterie indigène de Madras et Arthur Yelverton Brooking, qui avait servi quelque temps au 12e était adjudant d'un autre corps indigène également en garnison à Madras.

Le lieutenant Church n'était pas aimé de ses hommes qui le trouvaient dur et un jour de revue, dans l'île à Madras, les deux adjudants rentrant à cheval ensemble, un Cipaye du 12e tira par derrière sur le lieutenant Church avec l'intention de le tuer, mais, malheureusement, la balle frappa à sa place le lieutenant Brooking qui, après une agonie de douze heures expira laissant une jeune femme et un bébé.

Pour ce crime, le Cipaye fut condamné à mort et pendu et, dans le jugement, toute la vérité se fit jour. C'est pour cette raison que les Esprits du meurtrier et de la victime devinrent amis, le mal ne concernant pas réellement Brooking.

Dès que j'affirmai que j'avais pardonné, le Cipaye devint éclatant de lumière puis s'agenouilla et baisa le bas de ma robe.

En s'inclinant, il fut enveloppé d'une masse de cette draperie légère qui entourait Francis puis il se releva et parut dans un nuage. Il en prit un flocon et le posant sur ma tête, il m'en couvrit en même temps que lui de sorte que nous semblions être dans une espèce de cocon vaporeux.

Mme Hooker qui surveilla toute l'opération, me dit après qu'elle n'avait jamais rien vu de pareil, qu'elle pouvait distinctement voir la figure noire et le visage blanc ensemble, tout le temps à travers cette draperie lumineuse qui m'illuminait aussi brillamment que l'Esprit. Je n'en savais rien, mais son éclat m'éblouissait presque.

Je ferai observer aussi que j'ai été dans l'Inde orientale où j'ai vu bien des cipayes, mais je suis bien sûre que je n'aurais jamais pu être entortillée dans le même vêtement qu'un autre mortel sans en éprouver une pénible impression.

L'esprit ne me déroula pas quoique l'enroulement eût pris quelque temps, il balaya l'enveloppe phosphorescente d'une poussée et je redevins libre. Je lui demandai de quel nom je devais l'appeler et il dit : « L'esprit de Lumière ».

Il exprima le désir de magnétiser quelque chose que je portais afin de mieux m'approcher; je lui donnai une broche contenant des cheveux de John Powles que sa mère m'avait donnés après sa mort et il l'emporta dans le cabinet. C'était une broche d'onyx et de perles et j'espérais que mon ami d'Orient ne l'emporterait pas loin lorsque, tout à coup, je constatai que ma broche avait été replacée à mon cou sans que je m'en fusse aperçue.

Arthur Yelverton Brooking avait disparu le premier et ni lui ni le Cipaye ne reparurent.

Ce ne furent pas les seuls Esprits qui vinrent durant cette séance par la médiumnité du docteur.

Plusieurs amis de Mme Hooker et quelques contrôles du médium se présentèrent ensuite; mais, comme ce que j'en dirais n'ajouterait rien à mon récit, je n'en parlerai point.

La séance avait duré deux heures, aussi exprimai-je au docteur toute ma reconnaissance de m'avoir offert l'occasion d'étudier une phase entièrement nouvelle de cette science si captivante.

Pour la traduction :
LÉOPOLD DAUVIL.

Ciel et Terre

Communication obtenue par le groupe Lescure Bolopion et due à la médiumnité intuitive de M. E. Bolopion.

La terre, monde, planète évolue dans l'univers immense, sans bornes, sans limites.

Point perdu et cependant en marche harmonique, dirigé par une main créatrice qui veille sans cesse sur son évolution, mieux qu'une mère ne peut veiller sur son enfant.

Monde infime, petit parmi les petits, et ne poursuivant pas moins sa marche ascendante parmi les colosses projetant des feux et des lumières qui le réduiraient en cendres si, par une faute qui ne peut se produire, il venait à perdre sa route et à s'égarer trop près d'un de ces soleils incandescents.

La loi de Perfection, la loi d'Harmonie veille à la régularité impeccable de ses mouvements.

Marchez donc avec confiance dans le chemin que le Créateur vous trace. Maintenant l'heure est sonnée pour l'éveil de votre monde, pour le progrès immense de son évolution générale.

Le problème que nous allons aborder est le même que celui qui, depuis plus de cinquante ans, a jeté les semences qui maintenant sont en germination. Le monde matériel a progressé laissant en arrière le monde moral, le monde spirituel.

L'équilibre n'existe plus. Il faut maintenant non seulement rétablir l'harmonie nécessaire à sa bonne marche, mais aussi développer les principes établis par la pléiade des Grands Esprits qui ont dicté la doctrine kardéciste.

Allons mes amis debout, haut les cœurs et que le matérialisme et tout ce qui est contre la vérité disparaisse.

Ah! cela n'ira pas tout seul.

Il y aura lutte et il va falloir que chacun de vous soit cuirassé de courage, non seulement pour la soutenir avantageusement, mais pour la mener à bien et pour faire triompher la cause que rien désormais ne peut arrêter.

En avant, en avant!

Pour le Progrès, pour la Vérité, pour Dieu.

Le combat décidé, il va falloir constituer les soldats, les armer afin de pouvoir diriger leurs efforts avec toute l'adresse et la prudence nécessaires en pareil cas, pour éviter les reculs et les retards toujours inutiles et dangereux.

Il va falloir, pour l'érection de votre ligue en création, constituer des assises dont le ciment employé sera d'une armature à toute épreuve.

Que chaque spirite, que chaque penseur cherchant la Vérité, vienne avec confiance vous apporter le fruit de leur expérience et ainsi, petit à petit, vous arriverez à créer ce monument inébranlable de l'avenir qui permettra à tous d'apprendre et de comprendre la Science Divine, qui ouvrira à vos esprits les beautés du Ciel.

Que faut-il entendre et comprendre par ce mot si beau, qui éveille tant de visions, qui interprète tant de choses!

Le Ciel, mes amis, c'est l'Infini, où tout ce qui existe est en activité; c'est là où les mondes incalculables se meuvent sans arrêt; c'est là où vos yeux émerveillés embrassent les beautés d'un jour serein ou d'une nuit étoilée, et c'est dans sa contemplation, lorsque votre journée finie, votre esprit libre est invité à venir admirer les feux étincelants qui éclairent les espaces sans limites, c'est à ce moment-là, dis-je, qu'il se demande ce qu'il est, pourquoi il est venu sur la Terre, pourquoi il y vit et dans quel but.

Oh! que l'étude en est belle, et cependant les joies que vous en éprouvez sur votre terre ne sont rien en comparaison de celles que nous éprouvons dans l'Espace.

Amis, du courage, de la vaillance, de la volonté. Constituez-vous en association.

Apprenez à vous connaître, à vous estimer, à vous aimer.

Pour cela, il faut que chacun de vous remplisse tous les devoirs qui lui incombent.

Dans vos travaux quotidiens, élevez votre âme, demandez à Dieu, par la pensée, qu'il les bénisse.

Ouvrez votre cœur à ce Père infiniment bon, compatissant à toutes les souffrances.

Demandez-lui de vous aider à vous affranchir de vos faiblesses, du mal qui réside en vous et, si vous êtes sincères dans vos demandes, vous recevrez des forces bienfaisantes au profit de votre progrès moral et même matériel.

Mais ne vous préoccupez pas outre mesure du matériel.

Travaillez, soyez courageux et sincères en toutes choses, et vous obtiendrez suivant votre mérite.

Voilà bien la route tracée.

Il vous reste à poser les jalons qui permettront à ceux qui la suivront de ne pas s'égarer.

Douceur, Bonté, Charité: voilà les trois mots de ralliement, les trois vertus qui vous serviront de guides ; ce seront les jalons bienfaisants de votre route.

Que chaque soldat, entrant dans votre armée, se pénètre de ces trois vertus, les comprenne et les mette en pratique sans restrictions.

Vous avez pour vous guider Celui qui dispose de tout, puisqu'il a toutcréé.

Adressez-lui un appel chaleureux. Il vous entendra.

Demandez et vous recevrez.

C'est alors que vous pourrez vous multiplier, agrandir sans cesse le cadre de votre association et voir bientôt votre Ligue prendre des proportions qui vous étonneront.

Soyez sans faiblesse comme sans crainte. Marchez la main dans la main à la conquête de cette paix que vous désirez tant.

Pour l'obtenir, il faut combattre, combattre avec une bravoure à toute épreuve, avec une générosité sans égale, avec une charité toute fraternelle.

Allons, amis, connus et inconnus, tendez-vous les mains malgré les distances qui vous séparent et de votre union jaillira la force qui vous donnera la victoire.

De notre côté, nous travaillons sans relâche ; si vous pouviez vous rendre compte de l'activté que nous déployons, vous seriez émerveillés des travaux en cours.

Au surplus, vous vous en rendrez compte car les résultats à obtenir le seront d'autant plus promptement que vous vous mettrez en bonne harmonie avec nous.

Soldats de la Terre et soldats de l'Invisible donnons-nous la main afin que de cette accolade fraternelle jaillisse l'étincelle de lumière, de vérité, d'amour qui nous procurera à tous le bonheur.

Que la paix soit parmi vous.

Que tous vous vous regardiez désormais comme des frères.

Que ceux qui possèdent donnent aux ignorants, les instruisent dans la vie spirituelle.

Quand dans la rue vous voyez de petits enfants, qui, voulant marcher, vont perdre l'équilibre, vous vous empressez d'accourir à leur secours, vous prenez leurs petites mains dans les vôtres et leur faites accomplir un bout de chemin qui est le commencement de leur apprentissage.

Si vous ne veniez pas à leur aide, qu'adviendrait-il de ces petits êtres sans forces, sans défense, sans soutien?

Il vous est facile de vous en rendre compte.

Eh bien! vous devez agir de même vis-à-vis de tous ceux qui viendront à vous pour apprendre à marcher dans cette voie spirituelle.

Ouvrez-leur cette route si belle, mais en leur donnant toutes les garanties de vos dévouements afin que vos élèves soient dirigés sûrement vers le but à atteindre.

Chacun de vous, qui prenez rang dans cette association, qui connaissez la doctrine spirite, qui la pratiquez et voulez la pratiquer de tout votre cœur, doit prendre la résolution inébranlable d'accomplir sa tâche sans faiblesse et avec une fermeté constante.

A chacune de vos séances vous devez faire appel à vos frères de venir à vous.

Vous devez leur faire connaître les heures de vos appels à la Force Créatrice et les prier de se joindre à vous, afin d'obtenir ce que vous souhaitez pour le progrès de votre humanité.

Par les appels adressés chaque jour à cette Force Universelle, vous recevrez des forces nouvelles, vous élargirez votre cadre, vous transformerez petit à petit la mentalité de vos frères et par le concours que nous vous apportons, vous arriverez à organiser cette association formidable de la Terre et du Ciel que nous vous préconisons pour la modification heureuse de votre Terre.

Il importe que chacun de vous fasse de la propagande, non pas seulement de la voix, mais surtout par sa vie de tous les instants, par sa façon d'être et d'agir avec tous.

C'est cette propagande qui vous gagnera les cœurs et qui, après beaucoup de luttes sans doute, couronnera de succès votre entreprise hardie.

La voie que vous suivez est pleine d'embûches et de périls et, cependant, il ne faut pas reculer.

Il faut marcher de l'avant comme un brave soldat au feu de l'ennemi.

Que peuvent sur vous les rires et les moqueries, sinon que mieux vous faire comprendre la détresse de vos frères.

Foin donc de ces petits inconvénients et continuez votre tâche sans vous inquiéter.

Mais là ne se bornera pas la lutte. Vous serez aux prises avec le mal et, pour le vaincre, il va falloir non seulement conserver votre sang-froid, mais aussi lutter contre ses forces qui sont une puissance.

A vous donc de vous armer en conséquence.

Par l'union que nous vous préconisons, par l'association dans la prière que nous vous demandons, par la Ligue que vous voulez créer, constituez cette force, ces fondements inattaquables du monument de l'avenir, qui vous donneront la victoire.

De l'union naîtra la force morale, de l'association dans la prière avec nous, naîtra la force spirituelle, et de votre Ligue la force matérielle.

De ces trois forces réunies jaillira la Lumière qui fera reculer, pas à pas, les forces du mal et les transformera pour les faire disparaître.

Il est donc de la plus haute importance pour vous, combattants, de vous unir, de vous associer et de créer votre Ligue.

N'oubliez pas que nous sommes vos associés et que nous marchons fraternellement à la conquête de la Lumière, de la Vérité, de la Fraternité.

LUDOVIC.

Le rôle du Spiritisme et des Sciences psychiques

dans l'évolution mondiale du XX^e^ siècle.

Les sciences psychiques et le spiritisme jouent un rôle essentiel, et, en quelque sorte central, dans l'évolution profonde de notre époque. Si la science officielle résiste encore à leur influence, les brèches faites à l'ancien édifice des préjugés, qui en constituent la charpente, sont déjà nombreuses et considérables.

Les idées nouvelles portent aux doctrines en cours de graves atteintes, mais les blessures qu'elles font, loin d'être meurtrières, infusent une vie meilleure. Elles ne sont mortelles que pour l'ignorance et pour le mensonge.

Le rôle du psychisme est de permettre la réalisation d'une synthèse conciliatrice de l'expérimentation et de la spéculation métaphysique, de l'esprit scientifique positif et de l'esprit philosophique ou religieux intuitif, une réconciliation du matérialisme et du spiritualisme, de la science et de la religion : il réconcilie la terre et le ciel.

Il donne des preuves, que l'expérience dégagera avec une approximation

de plus en plus grande, une certitude de plus en plus évidente. Il établit le transformisme perfectible de tous les règnes de la Nature, la hiérarchie vivante et grandiose, la solidarité étroite, la parenté profonde de tous les êtres, leur évolution graduelle et libre vers des destinées toujours grandissantes, méritées par leurs efforts vers le bonheur et leurs aspirations vers la justice et la vérité.

L'histoire lui emprunte une vie intense, en nous apprenant que nous avons pu vivre à travers ses étapes douloureuses, le progrès actuel étant notre propre progrès, notre œuvre et notre récompense.

Le magnétisme, le spiritisme et le psychisme sont les artisans laborieux, les puissants laboureurs, les semeurs infatigables, les fondateurs vigoureux qui élaborent, pour des temps prochains, la cité future.

Ce sont eux qui permettent aux données supérieures de la théosophie et de l'occultisme de prendre contact avec la vie individuelle et sociale et de l'influencer bénéfiquement.

Notre époque semble vouloir étouffer son cœur. Est-ce pour ne plus penser... ou pour mieux réfléchir ?

L'esprit humain est sollicité par tant de solutions, dont la conclusion ne répond pas aux prémisses, qu'il se décourage et doute désespérément.

Mais voici une période où l'optimisme *a priori*, où le pessimisme, résultat d'expérience qui lui fait suite, seront peu à peu remplacés par un optimisme *a posteriori*, résultat d'expérience lui aussi.

Et c'est au spiritisme et aux sciences occultes que nous sommes redevables de ces espoirs nouveaux, de cette aurore consolante. Ils nous prouvent que la vie présente a une raison d'être logique, que les apparentes injustices, résultant de la diversité infinie des valeurs humaines, sont la conséquence logique et mathématique des différents degrés d'évolution et de l'usage que les êtres ont fait de leur libre arbitre.

Les vies successives et progressives, en déroulant leur chaîne sans fin, déchargent notre raison du poids de l'ignorance et de l'incertitude, découvrent à nos enthousiasmes de radieux devenirs.

C'est par le psychisme que les preuves réconfortantes de la survie sont obtenues. Venez à lui, vous tous qui avez faim de vérité et vous serez rassasiés. Il est la manne céleste dont l'absorption éveillera en vous le sens de la vie intérieure, les voies radieuses de la théosophie supérieure, du bonheur véritable, obtenu par l'amélioration intime et secrète de votre moi.

Aussi, devons-nous lui donner *la place centrale* dans toute œuvre de progrès et de synthèse. Il fut la racine profonde et divine de toutes les religions, et, à cette heure, c'est par lui que la grande réconciliation se fera entre les libres croyants et les libres penseurs dans l'unité de la vérité.

PAUL NORD

L'Hypnotisme Criminel

N'est-il pas effarant de voir se dérouler, en plein XX^e^ siècle, une aventure comme celle survenue à la malheureuse femme du pharmacien de Vaugirard

On se frotte les yeux et on se demande si on ne rêve pas en lisant toutes les horreurs, toutes les turpitudes, dont le mari de cette douloureuse créature est incriminé.

Comment admettre autrement que par une suggestion de tous les instants, un perpétuel état d'hypnose, qu'une malheureuse femme ait pu subir aussi longtemps, sans se révolter, un pareil martyrologe.

Ici, comme dans le cas de ce docteur parisien qui va être jugé prochainement, l'hypnotisme, la suggestion ont joué un rôle fatal, ont été deux armes criminelles.

Les hypnotiseurs ont longtemps combattu les magnétiseurs et ont troublé souvent la conscience publique en affirmant que le somnambulisme obtenu au cours d'un traitement magnétique entraînait l'affaiblissement de la raison, obscurcissait la conscience, supprimait la liberté morale. Or, il a été prouvé, par ceux qui ont été à même d'observer ce merveilleux état, que le contraire se produit plutôt et que le somnambulisme amène, le plus souvent, un remarquable épanouissement des facultés de l'âme.

Aussi des hommes très autorisés, au nombre desquels je citerai « l'Abbé de Meissas », ont-ils dit tout le bien possible du magnétisme, et ont-ils appelé l'hypnotisme une « odieuse contrefaçon ».

J'avoue que, personnellement, ce seul mot d'hypnotisme m'a toujours mal impressionnée et que, même après avoir suivi les cours du très distingué docteur Bérillon, je ne suis jamais parvenue à chasser cette impression fâcheuse.

J'ai pourtant assisté, rue Saint-André-des-Arts, à la quasi-régénération d'un triste petit sire, renvoyé de toutes les écoles, paresseux et vicieux comme il n'est pas possible d'imaginer. Au bout d'un mois d'application de la méthode du D^r^ Bérillon, ce gamin, bon à rien jusque-là, était devenu un sujet exceptionnellement studieux, obtenant les meilleures notes et les premières places. Malgré ce prodige, mon enthousiasme ne naquit pas ; tristement je pensai que l'excellent résultat obtenu par le D^r^ Bérillon n'empêcherait peut-être pas un jour le pauvre petit d'être une triste épave, un pauvre être à la merci d'une volonté dominatrice malsaine. L'enfant studieux et sage aujourd'hui pouvait devenir, par l'hypnotisme, le grand criminel de demain.

Je sais bien et c'est fort heureux que tous les êtres ne sont pas susceptibles d'être des sujets hypnotiques ; mais, malgré tout, une frayeur me reste, me hante, car tous les hypnotiseurs ne sont pas comme le D^r^ Bérillon, an-

més, comme ce savant, du désir de faire le bien et de soulager les misères morales humaines.

Les deux tristes exemples cités au commencement de cet article en sont une indiscutable preuve, apportée après bien d'autres, hélas !...

Il faudrait que l'hypnotisme ne soit pratiqué que par des êtres exceptionnellement sains d'esprit et droits de cœur. Il faudrait que l'hypnotisme, comme le magnétisme, soit conçu comme une sorte de sacerdoce.

En 1845, Aubin Gauthier publiait un *Traité pratique du magnétisme et du somnambulisme*. Dans la première série de cet ouvrage remarquable, le livre III tout entier est consacré à la physiologie du magnétiseur, sous ce titre : « De l'examen de conscience préalable de tout traitement magnétique. » Ce livre débute ainsi :

« On ne peut trop le répéter, avant de se charger du traitement d'un ma-
« lade, le magnétiseur doit s'examiner lui-même. D'abord il doit être pro-
« fondément pénétré que le magnétisme est une sorte de sacerdoce ; qu'en
« entreprenant la guérison d'un malade, c'est un acte religieux qu'il va faire
« et qu'il doit y apporter les intentions les plus rares, un dévouement absolu,
« une entière discrétion et la tenue la plus sévère. »

Ce livre III se termine par un serment composé par Aubin Gauthier, pour les magnétiseurs, sur le modèle de celui d'Hippocrate pour les médecins.

Ici nous avons affaire à un savant doublé d'un homme de bien ; que nous sommes loin de ces deux hypnotiseurs : ce médecin et ce pharmacien qui ont mis leur savoir à la disposition de leurs vices.

Sadiques, érotiques, d'un nouveau genre, leurs tristes exploits feront naître en nous une instinctive réprobation et pourtant à tous deux ira aussi un peu de l'immense pitié dont la connaissance de leurs malheurs nous a fait entourer leurs deux tristes victimes.

MARINETTE BENOIT-ROBIN.

Pour franchir les Portes

DE LOUIS DE VALBOIS

Parmi les livres derniers éclos qui nous ont causé une joie sincère, il en est un dont je recommande la lecture à celles et à ceux qui ont une grande douleur, non à effacer mais à adoucir.

Je le désigne également aux esprits timorés qui ont entendu murmurer le mot de spiritisme et qu'il a troublés, quelques-uns parce que leur éducation religieuse et les conseils d'un directeur de conscience les ont arrêtés

au moment où, d'une main craintive, ils allaient soulever le voile qui cache la vérité que l'âme est poussée à connaître, quelques autres par une sorte de respect humain qui en retient beaucoup en présence de ce qu'on appelle l'occulte. Enfin, à ceux, à celles qui veulent comprendre, après une délicieuse lecture de quelques heures qui leur sembleront trop courtes, je dis : lisez le livre de Louis de Valbois, car il vous donnera le courage de lever le rideau devant lequel votre cœur tremblait.

En l'espace d'un volume de quatre cents et quelques pages, écrites d'une plume intelligente, instruite, vive, fine et alerte, l'auteur a voulu montrer comment, après avoir secoué purement et loyalement ses préjugés religieux dogmatiques, comment après avoir passé par le laminoir des plus grandes douleurs terrestres on est préparé à « franchir les portes » de cet inconnu troublant.

L'héroïne de cette histoire vécue par elle, ainsi que par tant d'âmes que les épreuves écrasent et anéantissent au point de les faire parfois douter de Dieu, elle les a toutes supportées, étudiées, pesées, comprises, Elle a recherché partout la raison divine et après chaque douleur, elle s'est agenouillée, puis s'est relevée en portant ses regards mouillés de larmes vers le ciel... et ce qu'ils voyaient faisait éclore un doux sourire sur son visage rasséréné. De son veuvage trop prématuré, à la mort de sa fille adorée victime des chocs et des coups impitoyables de l'humanité... l'épouse, la mère, qu'un lourd manteau écrase arrive, à l'aide d'une philosophie élevée et faite de piété, à le laisser tomber aux pieds de son Créateur en le remerciant de l'avoir tant aimée puisqu'il l'a tant éprouvée.

La plume qui a tracé ces pages a suivi l'inspiration sans se reposer ; on devine que la main qui l'a tenue obéissait à un esprit sensible qu'on dirait féminin.

Pour franchir les portes est un charmant livre que chacun voudra lire et.. je le lui assure... qu'il voudra relire.

LÉOPOLD DAUVIL.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Le 6 avril écoulé, l'éminent astronome Lowel exposait devant un auditoire choisi le résultat de ses intéressants travaux sur les canaux de la planète Mars et sur le degré d'habitabilité de cette planète.

A titre de curiosité, et dans un autre ordre d'idées, nous extrayons de la *Zeitschrift für Spiritismus*, du 5 février dernier, le compte rendu d'une communication médianimique obtenue par le médium : Anna Meier, sur le même

sujet; en faisant, bien entendu, toutes les réserves sur les indications qui y sont contenues.

« Je vous salue tous et vous remercie de vouloir bien me consacrer une heure d'attention. Je vous avais promis une communication sur la planète Mars, et les importants événements qui se sont accomplis sur ce monde très avancé en intellectualité et en progrès. Vous n'ignorez plus, après les observations intéressantes de vos astronomes, que, de même que la Terre, la belle planète Mars est habitée par des êtres humains. L'on a également supposé bien d'autres particularités et émis bien des hypothèses; mais celles-ci n'ont pu encore être vérifiées ni confirmées jusqu'à présent par des preuves.

« Toutefois, il faut bien se rendre à l'évidence que les tentatives de relations à établir entre les habitants de la Terre et de Mars ne pourront jamais être réalisées que spirituellement, par l'unique moyen de l'utilisation des forces fluidiques répandues dans l'éther interplanétaire. L'énorme distance qui sépare ces deux mondes sera toujours un obstacle insurmontable qui s'opposera à un commerce étroit, intime et suivi, entre les deux humanités, quelques tentatives intelligentes que puissent poursuivre celles-ci dans l'avenir.

« Dans les temps d'origine, Mars déjà habité par une humanité d'une culture intellectuelle avancée, a eu à subir un bouleversement colossal, dont vous ne sauriez vous faire une idée même approximative, par comparaison avec les convulsions géologiques dont la Terre a été le théâtre, et dont la science n'a pu vérifier les phases qu'en consultant les témoins muets figurés par les gigantesques bouleversements du sol, et les ossements et restes fossiles des animaux et des plantes ensevelis à ces époques successives.

« Grâce aux indications d'esprits sympathiques qui furent les témoins de ces périodes, je puis vous apprendre que les Martiens ont acquis un développement très supérieur et jouissent d'une existence heureuse dans un milieu fertile à tous les points de vue : sol très riche en métaux, en gemmes et matières précieuses qui vous sont inconnus. Le radium, notamment, y est connu et apprécié depuis longtemps, et pratiquement utilisé sous des formes variées. Leurs connaissances astronomiques sont bien plus étendues que chez vous, et leurs postes d'observation sont si grandiosement installés, organisés et outillés, qu'il y a lieu de s'en émerveiller. Toutes les planètes voisines de Mars leur ont livré le secret de leur constitution physique, chimique, topographique, climatérique et vital. Les superbes coupoles dont ils disposent sont de véritables modèles du genre.

« Je dois ajouter que sur Mars l'on emploie de gigantesques aérostats, navires aériens énormes construits d'après les données anatomiques fournies par les grands volatils, véritables rois des airs, planant à des hauteurs de 20.000 à 30.000 mètres, et conduisant des appareils qui sillonnent indépendamment les nues, dans un pourtour de 100 milles, dans le but d'entretenir

les communications et les relations de la vie à ces hauteurs prodigieuses.

« Je vous apprendrai également que l'on a construit sur Mars des halles dotées d'un outillage et d'un agencement merveilleux qui permettent d'établir et d'entretenir des communications constantes et rapides entre amis et parents les plus éloignés, comme vous le faites, en partie, sur Terre; mais avec cette particularité, que ce mode de relations est plus parfait que chez vous, ces installations ne nécessitent pas les accessoires de matériel imparfait, grossier et encombrant dont vous disposez. Ils utilisent très habilement, à cet effet, les ondes aériennes qu'ils captent et libèrent à volonté dans un rayon de 100 à 1.000 milles.

« Je vous dirai aussi qu'il existe de colossales usines du même modèle que vos usines à gaz d'éclairage, dans lesquelles l'on connaît le secret de recueillir et d'emmagasiner les rayons solaires dont l'on dispose très utilement pour la vitalité de la planète et le bien-être des habitants. Je reviendrai une autre fois sur ce sujet.

« Je disais donc que la planète Mars avait été soumise à un effrayant bouleversement, inconnu dans vos annales terrestres. D'immenses régions, comparables en surface à l'Europe et à la majeure partie de l'Asie, avaient été entièrement transformées et toute manifestation de la vie en avait disparu. Les masses d'eau que vous appelez mers, qui y séjournaient depuis les origines, cédèrent sous la poussée furieuse de bouillonnantes masses colossales de matières éruptives en fusion. Sur des surfaces de plusieurs centaines de milles, la destruction du sol s'accomplit sous les vagues de la matière incandescente liquide.

« A l'emplacement où, depuis la création, s'agitaient les flots des mers, se trouvèrent des alluvions en fusion, et des profondeurs de la planète, étaient rejetés, pêle-mêle avec le feu intérieur, des éléments liquéfiés destinés à former la couche nouvelle qui devait servir plus tard à l'éclosion des générations à venir. Le bouleversement fut tellement effroyable qu'il nous est impossible de le dépeindre. Les flots entraînèrent des centaines de mille de créatures : animaux et êtres humains et tout ce que les eaux ne purent supporter fut englouti dans les laves bouillonnantes, pour servir à leur tour, peut-être, dans les siècles futurs, de témoins muets de cette époque de cataclysme sans précédent.

« D'immenses canalisations pourvues de réservoirs et d'appareils spéciaux qui s'étendaient sur plusieurs centaines de milles furent anéanties, et vous pourrez vous faire une image approchée de cette catastrophe gigantesque, en comparant la surface ainsi bouleversée et détruite à peu près au tiers de votre Terre. »

(*La suite au prochain numéro.*)

L'Entente Spiritualiste par la Prière

Pensées à méditer chaque jour.

Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé (saint Marc).

***

Vous prieriez davantage si vous saviez quelle riche bénédiction spirituelle la prière apporte.

Souvent la pétition inarticulée, qui ne paraît pas avoir été entendue, apporte à l'âme qui prie d'abondantes bénédictions.

C'est de l'âme qui vit en fréquente communion avec nous que nous pouvons le mieux approcher (Imperator. Enseignements spiritualistes. W Stainton Moses).

***

Pour vous-mêmes vous devez demander l'aide d'en-haut dans la résolution que vous avez prise de supporter vos épreuves avec courage et résignation, et de marcher toujours droit dans la vie.

Vous devez demander des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour tous vos frères.

Vous devez demander de trouver l'occasion de vous dévouer et de faire le bien; d'instruire les ignorants; de leur montrer la voie, et de les faire progresser.

Appelez vos protecteurs par la prière comme sur terre vous faites appel, pour avoir leurs conseils, aux hommes que vous jugez supérieurs par la science, par l'expérience, par la raison, à ceux que vous savez être vos véritables amis.

Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bonheur, des souvenirs affectueux.

Priez aussi pour remercier les intelligences supérieures qui vous protègent.

Enfin, n'oubliez pas une prière qui est à la portée de tous : cette prière, c'est le travail. On vous l'a dit depuis longtemps : travailler c'est prier (Conseils des Invisibles).

***

Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier (Victor Hugo).

***

Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, celui qui aime davantage le connaît mieux que celui qui aime moins. Attachez-vous à aimer.

Aimez dans le fond de votre cœur, en face de vous-mêmes et en présence de votre Père céleste qui seul sait ce qui se passe dans le secret de votre conscience. Aimez, et Dieu descendra en vous pour y faire son habitation.

Mais pour aimer purement, il faut chasser les passions mauvaises afin que les bonnes seules aient empire sur vous. Il faut soigneusement extirper les ferments de haine et de jalousie et les remplacer par ce sentiment fraternel qui régénère l'individu en attendant qu'il régénère le monde (Pensée de Jésus. M. C).

***

La prière en commun est des plus puissantes lorsque toutes les âmes sont unies dans la même pensée (Conseils des Invisibles).

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles (saint Mathieu).

***

Frères et sœurs de l'espace, frères et sœurs de la terre, unissons-nous dans une commune et vibrante pensée pour prier pour tous nos bien-aimés, pour tous ceux qui souffrent et qui travaillent du corps ou de l'esprit, pour les bons et les méchants, pour tous nos frères sans exception.

Demandons à notre Père qui est dans les cieux le pain du corps, le pain de l'esprit et le pain de l'âme, qui nous donneront la force et la volonté de supporter l'épreuve et de résister au mal.

Enfin, joignons-nous, dans un même élan d'amour, aux esprits supérieurs, à nos guides et à tous les bons esprits pour élever nos âmes et glorifier l'Éternel dans son œuvre, sa justice et sa bonté infinies.

***

Le matin, vers 8 heures, le soir, vers 7 heures
ou à 2 h. après-midi ou à 9 h. du soir } *correspondant en Amérique à* { *9 h. 1/2 matin. 4 1/2 soir.*
Le dimanche, aux heures adoptées par tous les chrétiens sincères.

Le 41e anniversaire de la mort d'Allan Kardec

L'anniversaire du grand écrivain, fondateur du Spiritisme en France, a été célébré cette année, devant son dolmen, au Père La Chaise, au milieu d'une affluence plus considérable que jamais, où s'étaient joints les Kardécistes de Barcelone et la colonie espagnole.

Après les discours fort goûtés du général Fix, de M. Boyer, de Mme Mo-

reau, notre collaborateur M. Julien Larroche a relu son Ode à Allan Kardec, publiée jadis par notre Revue.

Puis M. Mendzer, concierge d'une École communale, parla avec une éloquence simple et communicative qui toucha profondément les assistants et même les passants qui s'arrêtaient extasiés. « Sans la Fraternité dit-il en terminant, pas d'harmonie, pas de bonheur pour les hommes. »

On peut dire sans exagérer que cette manifestation a été particulièrement belle et émouvante.

UN ASSISTANT.

Anniversaire d'Allan-Kardec

Le quarante et unième anniversaire d'Allan Kardec a été dignement célébré, le 3 avril dernier, favorisé par un temps exceptionnel. Au Père Lachaise, la foule recueillie se pressait autour du dolmen pour y écouter, suivant la coutume, les nombreux orateurs qui prirent la parole. Le soir, comme toujours, le banquet annuel réunissait les mêmes convives au Palais-Royal. Une vive déception a été l'absence de M. Delanne que son état de santé empêchait. Le général Fix, qui présidait le banquet, fit, au dessert, une brillante allocution ; M. Drubay donna connaissance d'une lettre de M. Delanne, puis le président donna successivement la parole à M. Chevreuil et à M. Valabrègue.

DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET
d'Allan Kardec

Mesdames, Messieurs,

S'il est une idée pratique, de nature à séduire des esprits positifs, c'est bien l'idée d'une rénovation spiritualiste à fonder sur les faits certains, sur les preuves expérimentales et positives dont nous sommes aujourd'hui en possession. C'est là l'idée dominante du Spiritisme, c'est sa raison d'être ; là est sa force, sa noblesse et son originalité. Allan Kardec a été le promoteur de cette idée, le premier il a compris le parti que l'on pouvait tirer des faits qui, au début, ne faisaient guère qu'amuser l'Europe, et il a transporté sur le terrain expérimental cette vieille question de la Survie qui, avant lui, n'était jamais sortie du domaine de la Religion, c'est-à-dire de la foi et du dogme, ou du domaine de la Philosophie, c'est-à-dire des subtilités métaphysiques sur lesquelles on peut toujours discuter à perte de vue.

Nous voici, maintenant, arrivés à une époque où chacun affecte quelque

peu d'être scientifique et, de plus en plus, il devient de bon ton de mépriser un peu ce spiritisme de la première heure que nos adversaires flétriraient volontiers sous le nom de Kardécisme.

Il y a là une équivoque que nous pourrions dissiper. Il n'y a pas de Kardécisme tel qu'on essaie de nous le faire accroire. Sans doute, il y a une doctrine, doctrine purement morale et philosophique; une doctrine qui a l'avantage de résoudre des problèmes que toute autre philosophie était impuissante à résoudre, mais celle-là n'a rien de dogmatique, tandis qu'aujourd'hui quand on parle de Kardécisme, il semble que l'on veuille dénoncer une doctrine dogmatique en contradiction avec la science, et le piège est là, voilà le danger!

Il y a donc encore des hommes graves qui persistent à orner le Spiritisme des vertus qui n'appartiennent qu'à l'Église romaine dogmatique,une et immuable? — Ceux-là sont assez naïfs pour croire qu'Allan Kardec aurait pu résoudre, pour nous et pour la fin des temps, toutes les questions qui touchent à la destinée de l'homme. — Eh bien non! Allan Kardec, le bon sens incarné, n'a jamais conçu de système dogmatique à transmettre à des disciples pour en faire l'objet d'un enseignement immuable. Évidemment la Science a marché, le Spiritisme a évolué, nous avons aujourd'hui de nouvelles notions sur la constitution de l'âme humaine, et la question de la médiumnité devient de plus en plus complexe; mais, cette évolution, le maître l'avait prévue, il a toujours enseigné que la Science dirait le dernier mot; il n'en demeure donc pas moins l'initiateur du mouvement dont nous voyons à présent l'éclosion dans la psychologie moderne; il reste le premier explorateur qui ait touché terre sur le monde invisible.

Christophe Colomb n'avait pas rapporté, de son premier voyage, une carte de l'Amérique, Allan Kardec non plus n'a pas prétendu nous imposer, des formes de l'Au-delà, une idée préconçue; et il est tout aussi injuste de dénigrer son œuvre, devant la Science actuelle, qu'il serait ridicule de tourner en dérision le modeste esquif du xv^e^ siècle, en présence de nos immenses transatlantiques.

Trop souvent la science orgueilleuse n'a honoré ses grands innovateurs que lorsqu'il n'a plus été possible de se moquer d'eux, nous n'imiterons pas cet orgueil de la science; le Spiritisme s'honore en glorifiant le précurseur d'une science qui triomphe aujourd'hui du matérialisme dogmatique.

Je dis qu'elle triomphe déjà, car, submergé par des faits positifs, l'adversaire change de tactique. Le voici obligé de compter avec cette âme que, pendant si longtemps, il avait nié avec acharnement. Mais s'il accepte quelques-uns des faits, il nie résolument ceux qui lui semblent devoir le mener trop loin. On voudrait faire croire au public qu'il n'y a rien de commun entre l'Eusapia des groupes spirites et l'Eusapia des rapports frelatés de la

rue de Condé. Les Spirites ont été désignés comme les pelés, les galeux, d'où venait tout le mal, mais heureusement qu'il y a encore des hommes courageux qui se sont échappés de la cave où l'on voulait les enfermer. Vous avez vu, cette année, avec quelle véhémence un éminent physicien a stigmatisé l'attitude de ses collègues, nous ne pouvons trop louer son esprit d'indépendance. Grâce à lui de nouveaux faits sortent de l'ombre, les rapports de M. Ochorowicz sur M^lle^ Stanislawa Tomczik seront le gros événement de l'année. Mais quelle lutte !... Il a fallu que des expériences faites ici, à Paris, au passage Stanislas, aillent recevoir les sacrements dans les universités de Pologne, pour qu'ils revinssent enfin, en France, impressionner le monde savant.

Notons une circonstance heureuse... l'examen de ses plaques photographiques ayant consacré définitivement l'existence des radiations humaines, M. Ochorowicz, avec une modestie que nous ne saurions trop admirer, a fait hommage de la priorité d'invention à notre courageux champion, M. le Commandant Darget, réhabilitant les résultats contestés de ses expériences.

C'est ainsi que peu à peu se constituent, autour et à côté du Spiritisme, des archives exclusivement scientifiques. Rien ne nous est plus utile, dans l'état actuel des choses, que de nous appuyer sur des hommes de science dont le témoignage rayonnera sur le monde. Grâce à ces puissants auxiliaires, le matérialisme ne peut déjà plus soutenir notre choc qu'en modifiant ses théories, désormais orientées vers l'animisme, il en est réduit à une sorte d'animisme explicatif des phénomènes, inventé tout exprès pour permettre ce qu'ils appellent la forme spiritogène d'un animisme inférieur.

Eh bien, messieurs, lorsque des savants, jusque-là d'un matérialisme irréductible, se trouvent contraints de nous faire de semblables concessions, je dis que Goliath est frappé au front!

Nous pouvons attendre l'avenir avec confiance, la science se constituera comme elle l'entendra, cela ne peut pas entraver le progrès de nos constatations qui sont accessibles à tous. En toute chose la constatation précèdera toujours la connaissance théorique. Eh bien, c'est constaté !... La voix des survivants se fait entendre de l'autre côté des portes de la mort ; la science peut chercher, la théorie de l'avenir sera ce qu'elle voudra, elle n'infirmera jamais le fait spirite, elle l'éclairera.

L. CHEVREUIL.

L'acquittement d'une magnétiseuse

Il n'est pas possible de passer sous silence le jugement qu'a rendu, dans son audience d'hier, le tribunal correctionnel de Versailles, présidé par M. Worms.

Ce jugement, qui intéresse tout particulièrement les adeptes du magnétisme, était l'épilogue d'une double poursuite pour exercice illégal de la médecine et escroquerie contre une femme de l'art, dont le talent consiste à guérir par la simple apposition de ses mains et en faisant boire à ses malades de l'eau magnétisée.

Le tribunal, malgré le réquisitoire de M. le substitut Dayras, et sur la plaidoirie de Me Duportal, du barreau de Paris, a renvoyé la prévenue des fins de ces deux poursuites sans dépens par les considérations que voici :

« *Sur la prévention de l'exercice illégal de la médecine :*

« Attendu que ne commet pas le délit d'exercice illégal de la médecine le magnétiseur qui, sans ordonner aucun remède ou médicament, sans faire aucune prescription, sans donner aucune direction aux malades, se borne quelle que soit la nature du mal, à agir au moyen soit d'un fluide qu'il leur transmettrait par l'imposition des mains, soit d'une eau ou d'une pommade ordinaire prétendument magnétisée;

« Que c'est ainsi que l'on n'a jamais songé à condamner, ou même simplement à poursuivre ceux qui, en grand nombre et chaque jour, ne font autre chose pour obtenir la guérison des malades que conseiller un régime hygiénique ou alimentaire, que prescrire soit le séjour dans des localités déterminées, dites stations climatériques, soit l'usage d'eaux minérales, thermales ou miraculeuses;

« Que dès lors, et sans qu'il soit nécessaire d'étendre le nombre des exemples qui précèdent, la prévention d'exercice illégal de la médecine relevée contre la magnétiseuse n'est pas suffisamment caractérisée.

« *Quant à la prévention d'escroquerie :*

« Attendu que la prévenue, en se disant magnétiseuse, n'a pas pris une fausse qualité; qu'en effet elle exerce très effectivement cette profession, qu'elle est même diplômée et lauréate de l'école de magnétisme ;

« Que, d'autre part, il n'appartient pas au tribunal de décider qu'elle s'attribue faussement le pouvoir de guérir;

« Qu'en effet, la loi, et même la simple logique, veulent que toujours et spécialement pour prononcer des condamnations pénales, les tribunaux ne se fondent que sur des vérités certaines et incontestées;

« Qu'il leur est par suite interdit, s'immisçant dans le domaine scientifique, de prendre parti dans la controverse qui s'agite;

« Qu'avec la théorie contraire ils s'exposeraient, en frappant des initiateurs hardis et de génie, non sans doute à étouffer la vérité, car sa force est invincible, mais à arrêter et à paralyser, dans une certaine mesure pour quelque temps, au grand dommage de l'humanité, l'évolution incessante de la science vers le progrès infini ;

« Qu'ainsi, dans l'hypothèse où ces principes eussent été méconnus, l'on aurait pu, à une époque même récente, précisément en matière de magnétisme, condamner comme escrocs, au début de leurs travaux, les maîtres des écoles de Nancy et de la Salpêtrière.

« Que, par suite, la prévention d'escroquerie n'est pas suffisamment justifiée. »

Reste maintenant la question de savoir si la Cour d'appel consacrera ces principes ès magnétisme, car le ministère public a manifesté l'intention de se pourvoir devant elle.

MARRÉAUX-DELAVIGNE.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regret la mort de *John R. Francis*, éditeur du journal spiritualiste *le Progressive Thinker*, de Chicago.

Notre regretté confrère avait gagné le respect et la confiance des spiritualistes par son caractère intègre et sa forte volonté ; il a su imposer un frein aux abus des fraudeurs qui, sous le masque de spiritisme, pratiquèrent d'ignobles tricheries. Avec son excellent journal, il portait des coups mortels à ces exploiteurs et il travailla jusqu'à la fin, avec courage, pour la cause de l'humanité et de la vérité.

LIVRES NOUVEAUX

Échappées sur l'Occultisme ancien et moderne

Par C. W. LEADBEATER

Traduit de l'Anglais par J. D... — A. S. — Prix, 3 fr.

Ce livre, de 433 pages, est une petite encyclopédie touchant tous les problèmes philosophiques et religieux qui agitent le monde moderne.

L'auteur essaie, sous forme de conférences, d'amener les diverses sectes chrétiennes à une saine appréciation de la doctrine ésotérique et, à l'appui de ses arguments, il cite certains passages de l'Évangile qui expriment d'une manière fort claire cette doctrine.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer les points principaux de ce compact et lumineux ouvrage, qui sera fort apprécié, nous en sommes certains, par tous ceux qui s'occupent de sciences occultes :

Les trois grandes vérités.

Ces trois grandes vérités sont:

1° Dieu existe et Il est bon ;

2° L'homme est immortel et devant lui s'étend un avenir dont la gloire et la splendeur n'ont pas de limites ;

3° Une loi divine de justice absolue gouverne le monde, de sorte que tout homme est réellement pour lui-même son juge, le dispensateur de sa gloire ou de son obscurité, l'arbitre de sa propre vie, sa récompense, son châtiment.

A chacune de ces grandes vérités s'en rattachent quelques autres qui leur sont subordonnées et qui les expliquent:

1° L'homme véritable est une âme dont le corps est la propriété ;

2° Il lui faut donc considérer toutes choses du point de vue de l'âme, et, dans tous les cas où une lutte extérieure se produit, il lui faut réaliser son identité avec ce qu'il y a de plus élevé et non avec ce qu'il y a de plus bas;

3° Ce que l'homme appelle communément sa vie n'est qu'un jour de sa vie véritable et plus étendue ;

4° La mort est une chose de bien moins d'importance qu'on le croit généralement, puisqu'elle n'est nullement la fin de la vie, mais simplement le passage d'une période de vie à une autre ;

5° L'homme a derrière lui une évolution immense, dont l'étude est des plus intéressantes, des plus fascinantes et des plus instructives ;

6° Il a aussi devant lui une évolution splendide, dont l'étude est encore plus fascinante et plus instructive ;

7° Toute âme humaine atteindra certainement le but, si loin qu'elle paraisse s'être écartée de la voie de l'évolution.

On trouve encore dans ce remarquable ouvrage des données fort intéressantes sur : La Théosophie et le Christianisme, les Mystères antiques, le Bouddhisme, le Monde invisible, le Magnétisme, la Télépathie, la Magie blanche et la Magie noire, le Spiritisme, l'Usage et l'Abus des pouvoirs psychiques, le Végétarisme, la Théosophie dans la vie quotidienne et l'Évangile de la Sagesse.

X...

L'un des derniers succès du théâtre du *Little Palace*, « **l'Amour est né de la Mort** », drame en un acte, par Olivier du Chastel, vient de paraître à la Bibliothèque Chacornac (11, quai Saint-Michel, Paris).

Une aïeule ouvre le tombeau dans lequel elle reposait depuis plus de deux cents ans, afin de donner son arrière-petite-fille à un homme digne d'elle.

J. Roy. — **La Puissance Magique mise à la portée de tous.** *Cours pratique d'hypnose évocative et curative et d'influence suggestive, permettant de dominer ses semblables et d'acquérir facilement la santé, le bonheur, la richesse.* In-8° carré, illustré de 11 gravures hors texte. Prix : 5 fr. — Librairie Générale des Sciences Occultes, Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel, Paris (5e).

On comprend à quel point, chez les peuples de tous les temps, la curiosité humaine a dû s'acharner à la découverte des mystères de l'Au-delà. Pendant une longue suite de siècles, l'homme, n'arrivant point à s'expliquer rationnellement divers phénomènes qu'il lui était donné d'observer, les a imputés à des causes surnaturelles, et de là est venue sa foi dans le miracle et son goût pour le merveilleux.

Mais il n'est plus permis, aujourd'hui, de croire qu'une chose peut arriver par hasard et contrevenir aux lois qui régissent l'Univers, *car le surnaturel n'existe point.* Croire à la possibilité d'un fait surnaturel, c'est donc méconnaître la puissance et la diversité des forces créatrices dont les lois immuables nous sont chaque jour de mieux en mieux révélées et expliquées par la science, c'est-à-dire par les connaissances déjà acquises, amplifiées par l'observation, l'étude et le jugement.

C'est pour cette raison que Mme Roy s'est attachée à condenser dans ce remarquable ouvrage la matière éparse dans des centaines de volumes anciens et modernes, que ses études personnelles l'ont amenée à compulser et à laquelle elle a joint l'appoint de ses observations et de son expérience acquise.

Son but est précisément d'initier tous les lecteurs à la connaissance des procédés pratiques permettant à chacun, homme ou femme, d'obtenir avec la certitude la plus absolue, tous les phénomènes envisagés et tous les résultats attendus de leur réalisation.

Mme Roy entreprend d'assurer la réussite triomphale dans la vie à toute personne douée d'un peu d'initiative et de volonté. Lorsqu'elle est livrée à elle-même, celle-ci demeure généralement, malgré ses qualités, enveloppée dans un tel réseau de forces fatales que tous ses efforts demeurent vains, si elle ignore la manière de s'en délivrer. Alors, elle lui révèle les forces dont

elle dispose, en soulevant pour elle le voile qui les lui dissimule encore et qui lui cache ainsi la route de la réussite et du bonheur.

Le clergé catholique et le spiritisme et la paix universelle par l'Évolution morale des Peuples, par I. L. P. Bonsens. Un volume in-18 jésus. Prix : 1 fr. 50. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Voici un nouveau livre de l'Ingénieur Bonsens :

Au fond la pensée intime des livres de l'Ingénieur est celle-ci :

La base de tout progrès, c'est la liberté !

Parce qu'*elle seule* permet à chacun d'émettre sa pensée, et par conséquent d'avoir une pensée.

Parce qu'*elle seule* permet à chacun de prendre une initiative, et par conséquent de faire son chemin en ce monde.

Aussi, on le voit à chaque pas s'attacher à rechercher tous les moyens de laisser à l'enfant son esprit d'initiative personnelle.

Pour cela, il faut convaincre d'abord son premier éducateur, qui est toujours et forcément le prêtre.

C'est donc ce prêtre qu'il faut toucher d'abord et faire *évoluer* ensuite.

C'est donc en somme, aux mains du clergé, le premier éducateur de l'enfant dans le peuple, que se trouve la clef de ces problèmes angoissants.

C'est lui que l'Ingénieur Bonsens voudrait convaincre en lui montrant la terrible responsabilité que lui a léguée le passé, et qui pèsera sur lui de tout son poids, s'il reste au-dessous de sa tâche :

Le Spiritisme.

L'*Évolution* qui n'est plus possible que par :

Des faits, établissant l'identité indéniable de l'esprit d'un ami qu'il vient de perdre, ont été révélés à l'Ingénieur Bonsens pendant l'impression de ce livre. Ils lui servent de conclusion.

Dr M. Duz, docteur en médecine, **Traité pratique de médecine astrale et de thérapeutique** permettant à chacun de connaître ses prédispositions morbides et de leur opposer les moyens thérapeutiques les plus appropriés. 1 vol. in-16 avec figures, tableaux, table et index analytiques, etc. 5 fr. Tirage unique à 500 exemplaires.

Nombreux sont, soit en France, soit à l'étranger, les ouvrages traitant de la science astrale ; mais aucun, à notre connaissance, ne traite d'une manière pratique et spéciale de ses rapports directs avec la *Médecine* et la *Thérapeutique*.

L'ouvrage que nous présentons au bienveillant accueil du public et du

monde médical, comble heureusement cette lacune et ouvre des horizons nouveaux susceptibles d'un véritable intérêt pratique.

Il est le résultat d'un long travail, de nombreuses et consciencieuses recherches et d'études comparatives; car si Hippocrate et les anciens Égyptiens avaient établi la médecine sur l'observation et les rapports astraux avec les choses sublunaires, la science qui a servi de base à leurs études ne nous est malheureusement arrivée que travestie par les pires superstitions.

Sa lecture n'intéresse cependant pas que les initiés, mais tout le monde, car chacun pourra y puiser avec profit.

L'auteur termine sa préface avec ces paroles du Dr Perrier (thèse de médecine de Lyon, 1905) : « Sans doute les esprits ont été obscurcis par les plus folles superstitions, mais il serait inadmissible d'admettre que le consensus général se soit trompé durant tant de siècles... L'erreur, a-t-il été dit, n'est jamais universelle. »

Extrait de la Table des matières.

Des corps célestes et de leur influence. — Des airs, des eaux et des lieux. — De la Synthèse physiologique. — De la Synthèse des tempéraments. — De la Synthèse des constitutions. — De l'Homologie anatomique. — De la Synthèse thérapeutique. — De la Synthèse diététique. — De la Pathologie astrale et des jours critiques. — Table des signes zodiacaux qui régissent les pays et les villes. — Table analytique des plantes. — Etc.

En Préparation : **Hippocrate.** La Médecine astrale dans le traitement des maladies aiguës ; trad. du latin (*Traité très peu connu de cet illustre auteur*).

Le **Voile d'Isis** inaugure, avec sa 20e année, une troisième série, sous la direction de M. Sédir, bien connu parmi les plus anciens promoteurs du mouvement idéaliste moderne. En changeant son format, il augmente le nombre de ses pages. Chaque numéro contiendra un article de tête sur l'actualité occulte du mois, des notices explicatives sur les phénomènes les plus curieux observés récemment, et surtout une série de réimpressions hors texte d'œuvres rares des classiques de l'occultisme oriental ou occidental. Le prix de l'abonnement est fixé à 5 francs (France et Étranger). Rédaction et administration : Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel, Paris (Ve).

Dr Monin. — **Comment on défend sa Virilité.** Lutte contre l'Impuissance et l'Anaphrodisie chez l'homme. Quatrième édition. Prix : 1 fr.

L'auteur, un des médecins les plus distingués de Paris, un praticien doué d'un tact médical particulièrement délicat, que les lecteurs de la collection des *Comment on défend* apprécient, traite la question de l'*impuissance* dans

un style clair, précis, et à la portée de tout le monde. Après avoir défini la *virilité*, étudié les causes de l'impuissance qui sont souvent dans l'onanisme, il expose les moyens de guérison qui lui paraissent les plus naturels, les plus puissants ; et j'ajouterai que le plus grand nombre de ces moyens sont surtout tirés de l'hygiène.

Schwaeblé. — **Pour devenir Alchimiste.** Cours d'Alchimie simplifiée et mise à la portée de tous. Troisième édition, avec Portrait de l'Auteur et une Figure. Prix : 1 fr.

Quoiqu'elle soit réellement la mère de la chimie actuelle, l'*Alchimie* a passé et passe même encore pour une science chimérique. Cela tient surtout à ce que les Alchimistes du moyen âge étaient obligés de voiler leurs descriptions sous des termes spéciaux, afin d'en cacher le sens à une certaine catégorie d'individus. D'autre part, il était difficile d'admettre que les métaux, par exemple, puissent changer de nature et se transmuer en d'autres métaux. Depuis que des savants hardis ont affirmé l'unité de la matière, cette difficulté a cessé, et des alchimistes contemporains, pour ne citer que Tiffereau et Jollivet-Castelot, affirment la possibilité de faire de l'or, et l'un d'eux affirme même en avoir fait.

L'ouvrage de M. Schwaeblé, très court, très concis, affirme aussi cette possibilité et d'autres encore, il les décrit dans un style correct des plus simples, excluant tous les mots difficiles à comprendre de l'ancienne alchimie, pour les remplacer par des mots ou des expressions que tout le monde comprend parfaitement.

POUR PARAITRE TRÈS PROCHAINEMENT :

Madame DEBORA

« *Comment je lis dans l'avenir.* »

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN